

CERTAINS NE LA CONSIDÈRENT PAS COMME
UNE «VRAIE» FEMME, COMME SI SON STYLE ET QUELQUES
ARTIFICES POUVAIENT LA DÉFINIR



**FAIS PAS
GENRE !**

IL FAIT SEMBLANT D'AIMER LE SPORT,
LES SUPER-HÉROS, LES FILMS DE VIOLENCE

Brosser à l'échelle d'un territoire le portrait d'une génération plurielle

«*C'est pas un truc de meuf*», «*C'est un boulot de mec*», «*Parler comme un bonhomme*», «*Garçon manqué*»... En famille, à l'école, entre ami.e.s, dans l'espace public, toute une série de comportements et de choix (de sports, de métiers, de vêtements entre autres) sont attendus de nous, en fonction du genre qui nous est assigné à la naissance. Certain.e.s s'en accommodent plus ou moins, d'autres pas du tout. Et si hausser la voix, taper dans le ballon, ou passer ma vie en cuisine, ce n'est pas mon genre ? Et si je ne me reconnais dans mon genre d'assignation ?

De novembre 2019 à mars 2020, nous avons invité des jeunes de La Haute-Vallée de Chevreuse à se raconter à travers leur identité de genre. Pour cela, nous les avons accompagné.e.s lors d'ateliers d'écriture dans deux lycées, Jean Monnet, à La-Queue-Lez-Yvelines, et Louis Bascan, à Rambouillet, dans une structure associative, la MJC Usine à Chapeaux, à Rambouillet, et au centre de formation professionnelle Le Nôtre, à Sonchamp. Âgé.e.s de 13 à 25 ans, ils et elles ont se sont affirmé.e.s, interrogé.e.s, parfois remis.es en question, à mesure que leurs phrases se formaient. Certain.e.s ont formulé des doutes, des choix, d'autres des envies, des blessures, des colères.

Une fille qui se sent obligée de se maquiller pour faire comme les autres ; un garçon qui découvre la charge mentale de sa mère ; un autre qui traverse des frontières pour trouver un emploi, parce qu'il est «l'homme de la famille» ; une adolescente queer qui milite pour les droits LGBTQI+. Ces récits, et les autres que comptent ces pages, brossent à l'échelle d'un territoire le portrait d'une génération plurielle.

Nathalie Hof et Inès Edel-Garcia

JOURNALISTES POUR LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

Ouvrir un espace pour écrire, pour prendre le temps de se comprendre

Se sentir femme, homme, ou ni exclusivement l'un ni exclusivement l'autre. Se revendiquer. S'accepter. Se combattre. Faire face aux clichés, les subir, ou y participer. Peut-être les deux.

On dit du «genre» que c'est un sujet sensible, une question complexe. Pourtant, on vit ce questionnement assez tôt dans la jeunesse, on l'expérimente, on l'observe, on le redoute ? Alors quoi de mieux que d'ouvrir un espace pour en parler, pour écrire, pour prendre le temps de se comprendre ?

Pour cette deuxième année de partenariat, Le Lieu (espace de création artistique dans la Haute-Vallée de Chevreuse) a amené la Zone d'Expression Prioritaire et les différentes structures ou établissements du territoire à se rencontrer. Au fil du projet, Le Lieu a mis en œuvre les modalités et les moyens de réflexion, pour qu'une restitution artistique et festive multi-partenariale puisse clôturer et célébrer ces quelques mois d'écriture.

Mais comme partout ailleurs, avec l'arrivée du Covid-19, les projets ont dû s'adapter. Le Lieu a alors proposé aux jeunes participants de confier leurs récits à des artistes, d'échanger avec eux, pour que chacun puisse interpréter les textes à travers sa pratique artistique.

Les résultats seront visibles sur <http://le-lieu.org> à partir du 15 juin 2020.

Sidonie Diaz

COORDINATRICE DU LIEU



Je suis fier d’avoir reçu une éducation non-genrée

LA FAMILLE DE PABLO LUI A TOUJOURS DIT DE FAIRE SES CHOIX SANS SE SOUCIER DE SON GENRE. MAIS AU COLLÈGE, SON COMPORTEMENT ET SES VÊTEMENTS LUI ONT VALU DES REMARQUES.

J’ai la chance d’avoir une éducation non-genrée. Cette vaste liberté d’expression m’a permis et me permet encore de ne pas me contraindre dans des idées clichées... Mes parents nous ont répété à mon frère, ma sœur et moi : *« Tu sais, les jouets, les couleurs, les jeux de garçon et de fille, ça n’existe pas. »* Alors, on a pu s’exprimer...

J’ai pu acheter des vêtements roses et violets « pour filles » sans être jugé par ma famille. Ils m’ont juste dit que c’était de belles couleurs. J’ai pu aussi avoir des amies filles sans me dire — comme me le disaient tous les garçons — que j’étais amoureux d’elles. Mon frère a pu écouter la musique qu’il voulait et ma sœur a pu être amie avec des garçons. Elle aime se bagarrer ou encore jouer au foot dans la cour de son école.

Un jour, j’ai eu une mauvaise note. Mon père m’a réconforté dans ses bras en me laissant triste, je pleurais. Il m’a dit que ma note était peut-être juste due à un manque d’entraînement et qu’on allait la retravailler ensemble.

Nous n’avons pas fait tout ça pour s’opposer à cette société mais uniquement parce qu’on le voulait, sans nous soucier de notre genre. Cet héritage, j’en suis fier car en ne m’imposant pas ces barrières, j’ai pu découvrir une partie plus vaste de la vie.

J’ai parfois effacé ma personnalité pour devenir «normal» Pourtant, je reste profondément ancré dans ce monde, ce pays, cette ville. Pour me faire accepter, j’ai parfois effacé ma personnalité pour devenir «normal» en respectant certains codes de notre société.

Plusieurs fois au collège, on m’a fait des remarques comme : *«Est-ce que t’es amoureux des filles avec qui tu traînes ? — Non, c’est juste mes potes — Alors t’es gay.»*

Ou encore : *«Mdr comment tu t’habilles aujourd’hui ? — Bah normalement — En tout cas, je ne volerai pas ton style.»*

Pourtant ce jour-là, j’étais habillé en jean-basket noir et blanc avec mon fameux pull rose. Rien de choquant, juste une couleur. Cette même couleur qui, mélangée à l’orange et au bleu foncé, anime le ciel au crépuscule... À la suite de cela, j’avais beaucoup plus d’appréhension en le portant, je le mettais beaucoup moins. J’avais peur de potentielles remarques et j’essayais un peu plus de traîner avec des garçons.

Peu après «l’affaire du pull rose», pendant un moment de réflexion dans le bus, avec la tête collée contre la vitre, j’ai réalisé que je ne devais pas effacer ma personnalité pour être accepté, car je deviendrai une personne classique et lambda, alors que la beauté se cache dans le fait d’être unique. Un mec lambda, c’est quelqu’un en jogging ou en pantalon avec des baskets Adidas, un pull Nike et qui acquiesce à tout ce que les gens disent. Après cela, chaque matin quand je choisisais mes vêtements, je ne me demandais plus si je devais mettre un habit en fonction des gens, je me suis habillé pour moi.

C’est une question de génération

Mais même si j’ai une éducation non-genrée, ma mère est plus affective que mon père, mon père montre moins ses sentiments, est plus réservé... Ma mère est plus expressive sur la tristesse aussi, et je m’y suis identifié. Mes frères et sœurs aussi. Mais ma sœur reste plus expressive que mon frère et moi.

Je pense que c’est une question de génération. De plus en plus de personnes, notamment de la jeune génération, tendent à s’ouvrir sur cela, mais de nombreux clichés sont toujours présents. Il faut que la société accepte la différence, que les relations filles-garçons deviennent banales, mais avant cela il reste encore beaucoup de temps... Cette évolution, ce changement de mœurs et de comportements, se fait de génération en génération, et ça peut pas se faire rapidement.

Pablo, 14 ans
COLLÉGIEN

En arrivant au collège, j’ai arrêté d’être ce «garçon manqué»

PETITE, SASHA AIMAIT LE FOOT ET LES CHEVEUX COURTS. UN «GARÇON MANQUÉ» POUR SA MÈRE. JUSQU’À CE QU’ELLE LAISSE TOUT ÇA DERRIÈRE ELLE.



On m’a définie par ce que l’on pouvait voir avec les yeux. Mais personne n’a osé regarder au-delà de cette barrière corporelle. Dans ma vie de petite fille, je pensais que certaines barrières n’existaient pas. Comme le fait de jouer à des jeux qui «n’étaient pas faits pour une fille» comme le foot, ou encore de se couper les cheveux comme un garçon. Jusqu’au moment où ma mère a donné un nom à ce que je pouvais être : un «garçon manqué».

Je n’ai pas ressenti ça comme un coup de poignard mais comme une fierté, car je pouvais être différente de ces petites filles de mon école qui ne s’intéressaient qu’à la dinette. Malgré le fait que j’avais beaucoup de côtés «garçon», j’aimais partager ma vie avec ces filles-là aussi. J’aimais, malgré tout, la possibilité de pouvoir faire partie d’un autre univers, plus féminin.

Je crois que je ne me rendais pas encore compte de l’écart entre ce que j’étais et ce que la société souhaitait pour une fille.

Lors de mon passage au collège, j’ai eu la chance de trouver rapidement mon identification. Je n’ai même pas eu conscience de passer cette étape, ça ne s’est pas fait de manière forcée. Ma féminité, je ne la regrette pas parce que c’était tout simplement une évidence. Je n’ai pas eu à me poser mille et une questions pour savoir qui j’étais. Ni à me battre contre les lois injustifiées de la société. Alors que d’autres ne trouveront pas leur place dans ce corps avec lequel ils doivent vivre.

On devrait pouvoir penser sa vie comme on l’entend. La personne que je suis actuellement qui assume son corps de fille est fondée sur une histoire à double face, mais j’en ai choisi une qui aujourd’hui me correspond et me rend fière.

Sasha, 17 ans
LYCÉENNE

Mon prof d'éducation sexuelle, c'est... Google

EN COURS D'ÉDUCATION SEXUELLE, LES REMARQUES DE LA PROFESSEURE ONT CHOQUÉ LILI. PARCE QU'ELLE S'ÉTAIT DÉJÀ RENSEIGNÉE PAR ELLE-MÊME, SUR INTERNET.

C'était l'année dernière en quatrième. Le surveillant est venu dans notre salle de cours et a dit: «*Demain, cours d'éducation sexuelle, sortez vos carnets et notez dedans !*» Je me suis dit: «*Il y aura de la gêne, ça va pas apporter grand chose.*» J'avais déjà lu pas mal d'articles sur le plaisir sexuel sur internet et je m'étais fait un avis à partir de tout ce que j'avais lu.

Au début, la prof a parlé des maladies qui pouvaient découler du sexe, puis du harcèlement, et c'est là où ça a dérapé. Elle a beaucoup donné son avis: «*Faut faire attention à votre cercle d'amis: si vous avez un ami du sexe opposé, ça arrive qu'il tente une approche.*» Elle nous a donné un exemple: imaginez Jeanne qui sort avec Benjamin. Elle a un ami, Timothée, et à la fin elle est pas loin de se faire violer par Timothée. Puis, elle a dit que l'amitié était la meilleure base pour former un couple... ce qui était assez contradictoire.

Ensuite, elle a parlé des règles, que ce n'était pas honteux. Elle nous a expliqué les cycles menstruels et les moments où on peut tomber enceinte, c'était plutôt intéressant. Mais comme si elle ne pouvait pas s'en empêcher, elle a recommencé à donner son avis, sur le plaisir féminin cette fois. D'abord, elle nous a dit que les femmes ne prenaient que rarement du plaisir lors de rapports sexuels, que c'était normal, et que les choses comme la masturbation, la pornographie et l'orgasme, c'était des «conneries». Pour elle, la masturbation et la pornographie, c'était mal.

Au moins avec Google, personne ne me juge Le fait qu'elle soit si négative m'a choquée, car je m'étais créée une opinion totalement différente avec internet, à partir de ce que j'avais lu: des articles qui m'ont redonné confiance en moi, qui m'ont appris qu'il n'y a aucune honte à se masturber et qu'il n'existe pas de corps plus beau qu'un autre. J'ai commencé à me documenter dessus à 12 ou 13 ans et ça m'a beaucoup aidée à me construire.

Alors, quand elle a parlé de sexe de cette manière, comme si tout ce qu'elle disait était une vérité générale, ça m'a énervée. Je ne comprends pas comment elle a pu nous contraindre à sa manière de voir les choses, alors que tout le monde n'est pas forcément renseigné sur le sujet et pourrait croire tout ce qu'elle dit, sans en douter. Avec internet, on peut se documenter sur des sujets dont on ne parle pas avec la famille ou les amis. J'ai du mal à aborder ce sujet avec ma famille parce que la différence d'âge fait que j'ai plus de mal à me fier à eux: ils s'inquiètent tellement pour moi qu'on ne parle que des dangers du sexe. Avec mes amis, c'est aussi difficile car soit ils jugent, soit ils se braquent.



Au moins, avec Google, personne ne me juge: le site se contente juste de donner les réponses à mes questions et ça me permet d'avoir des conseils de la part de personnes que je ne connais pas et qui ne parleront pas dans mon dos. Même s'il est important de faire le tri car tout n'est pas forcément bon à prendre.

On n'est pas toujours assez mature pour comprendre certaines choses auxquelles on est confronté. Il y a environ deux ans, je suis tombée par hasard sur un site hard qui m'a fait peur: je ne comprenais pas comment les acteurs pouvaient avoir l'air si vides, comme s'ils n'étaient pas humains et ça a été brusque pour moi. J'en étais presque dégoûtée. Il faut être prudent quand même.

Internet a été bénéfique pour forger mon propre esprit critique et m'a permis de me débarrasser de certains tabous dont j'avais honte de parler. Je trouve que c'est dommage que l'école ne soit pas plus ouverte et reste dans l'optique d'une éducation sexuelle se limitant aux IST et aux règles. On ne nous parle pas concrètement de l'acte sexuel et du plaisir. J'aurais aimé que les profs nous parlent plus des côtés positifs du sexe que des côtés négatifs, parce que ça ne donne franchement pas envie.

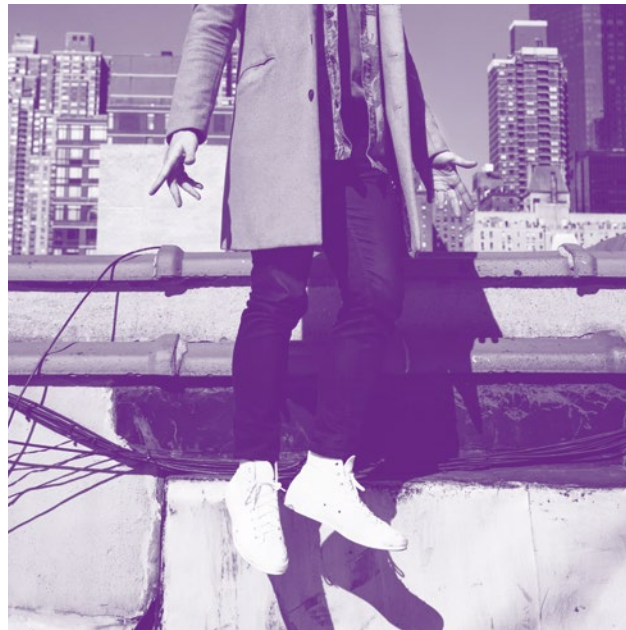
Lili, 14 ans
COLLÉGIENNE

J'ai cru que le théâtre, c'était «réservé aux filles»

INFLUENCÉ PAR LES PRÉJUGÉS DES AUTRES, MATTHIEU S'EST D'ABORD PRIVÉ DE FAIRE DU THÉÂTRE. AUJOURD'HUI, SUR LES PLANCHES, IL S'ASSUME ET SE LIBÈRE.

J'ai décidé de faire du théâtre en 2016 et c'est une décision que je ne regrette pas. Je me suis autocensuré pendant longtemps, même si je savais déjà après certaines représentations scolaires théâtrales que ça me plaisait beaucoup. Ce qui m'en a empêché, c'était en grande partie ce que j'entendais autour de moi.

Pourtant, je n'ai pas grandi dans une famille qui appliquait réellement une éducation genrée. Ma sœur aînée avait la même liberté que moi et mon frère. J'empruntais souvent les jouets de ma sœur, et inversement. La plupart des a priori que j'ai reçus sont venus de mon éducation par l'enseignement général. À l'école primaire et au collège, mes camarades de classe (aussi bien garçons que filles) et mes enseignants m'ont mis en tête que certaines activités et certaines apparences étaient réservées aux filles et d'autres aux garçons.



C'était des choses insignifiantes: des blagues ou des remarques sexistes provenant de mes camarades, comme commenter certains jouets et jeux «pour filles» comme les poupées ou la marelle. J'avais commencé à faire des rapprochements, en reliant ces activités jugées «taboues pour les garçons» au théâtre... puisque ma sœur en avait fait.

J'ai caché cette activité à certaines de mes connaissances car j'avais peur des réactions, même si j'ai été agréablement surpris quand mon groupe d'amis de 2016 a bien réagi et m'a soutenu. Grâce au théâtre, j'ai pu me rapprocher de moi-même et comprendre ce que j'aimais, et donc qui j'étais. Lors du premier cours, j'étais un peu terrifié; surtout que la majorité des personnes présentes à ces cours étaient tous des gens que je ne connaissais pas. Mais après avoir fait le premier pas, cette peur de monter sur scène a très vite disparu.

Je me laisse plus aller dans les différents exercices qu'on y réalise, comme les improvisations ou les mimes muets. Ces activités permettent d'exprimer certaines idées et expressions qu'on peut difficilement transmettre lorsqu'on fait une représentation d'une pièce déjà écrite. J'ai toujours un peu d'appréhension à m'ouvrir complètement... mais ce n'est plus forcément en rapport avec mon genre.

Matthieu, 15 ans
LYCÉEN

La religion, ça différencie les filles et les garçons

KÉRY JUNIOR ET SA SŒUR ONT REÇU UNE ÉDUCATION RELIGIEUSE, ET ILS N'ONT PAS LES MÊMES DROITS. DES RÈGLES QU'IL COMPTE BIEN TRANSMETTRE À SES ENFANTS.

Ma famille est musulmane, et quand on était petits, en Guinée Conakry, il n'y avait aucune différence d'éducation entre ma sœur et moi. Mais à partir de 7 ans, j'ai remarqué la différence, surtout par rapport à la religion. J'avais plus de temps libre que ma sœur, même lorsque nous étions à l'école. Après les cours, je pouvais rentrer à la maison tardivement mais ma sœur, elle, n'avait pas le droit de sortir. Moi j'étais obligé d'aller à la mosquée, pas elle.

J'avais la chance de m'habiller comme je voulais. Ma sœur, elle, n'avait pas le droit de porter les habits courts, les pantalons. Tous les habits où on voit ses formes. Elle trouvait ça normal parce que nous étions élevés par rapport à la religion. Elle n'a jamais été jalouse de moi. Moi-même, je trouvais ça normal parce que la religion, c'est la clé de notre éducation, notre ligne de vie. Dans mon entourage, c'est pareil pour tout le monde.

Si j'ai une fille, elle ne s'habillera pas comme elle veut

Pour moi, en France, il n'y a pas de différences. Tout ce qui est autorisé pour les garçons l'est aussi pour les filles. J'ai vu ça à la télé ou dans mon quotidien. Par exemple, j'ai suivi des cours de français dans un lycée à Paris où les filles et les garçons étaient traités pareil. Il n'y a pas de choses interdites aux filles qui sont autorisées aux garçons, et inversement. C'est l'égalité partout !

Si j'ai un garçon et une fille, je les éduquerai par rapport à ma religion. Je sais qu'ils seront amenés à faire des choses qui ne sont pas autorisées par la religion : écouter de la musique, avoir des amis athées, etc. Mais, si j'ai une fille, elle ne s'habillera pas comme elle veut car la religion ne lui permet pas. La règle qui sera la même pour mes deux enfants, garçon ou fille, ce sera de ne pas être en couple hors mariage.

Kéry Junior, 17 ans
ÉTUDIANT



Si j'ai un mec, les hommes de ma famille lui feront la misère

POUR LE PÈRE, LE FRÈRE ET LES ONCLES DE SOLÈNE, IL N'EST PAS QUESTION QU'UN GARÇON L'APPROCHE. SON FRÈRE, AU MÊME ÂGE, A EU LE DROIT À UN AUTRE TRAITEMENT.

Au collège, le sujet d'avoir un copain a fait son apparition lors d'un repas de famille. On m'a dit que je commençais à grandir et qu'arrivée au collège, il y aurait sûrement des garçons qui me tourneraient autour, que j'aurais peut-être un copain. On m'a dit que la première fois que je ramènerai mon copain à la maison, mon père, mon frère et mes oncles allaient lui faire la misère. Après ça, je me suis dit que si j'avais un copain, je ne le dirais pas.

J'aimerais pouvoir le dire, histoire que l'on ne me pose pas de questions quand je suis au téléphone, du style : *« Ouais, tu es au téléphone avec ton copain », « Qu'est ce qu'il y a ? Ça va pas, c'est à cause de ton copain, hein ? »* En me posant ces questions, je pense que mon père veut me taquiner, mais c'est peut-être pour me mettre la pression. C'est pour ça que j'essaye de ne pas parler fort quand je suis au téléphone.

Mon frère n'a pas subi la même chose que moi

Vers le milieu de mon année de sixième, j'ai eu un « copain » que j'ai quitté au bout d'un mois. Il voulait que l'on s'embrasse mais ce n'était pas réciproque. Quelques mois après, mon frère est venu au collège me récupérer. Il venait d'arriver au lycée mais il lui restait des amis dans le collège. En m'attendant, il a parlé à ses anciens amis. A la sortie, nous sommes partis à la voiture où mon père nous attendait. Et là mon frère a balancé la « bombe ». Il a dit devant mon père qu'il venait d'apprendre que j'avais un copain. Je me suis fait incendier. Ils me disaient que je n'avais pas l'âge, que je devais me concentrer sur mes cours. J'ai essayé de dire que, quand mon frère a eu une copine, on ne lui a rien dit, et ils m'ont répondu : *« Non, mais lui il n'en a pas eu à ton âge. »* Et j'ai continué à me faire engueuler durant tout le trajet en voiture.



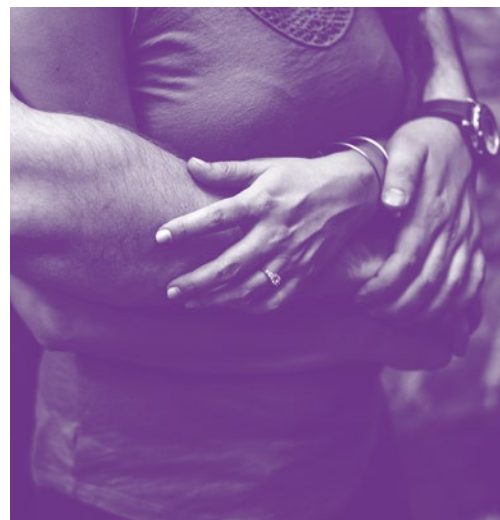
Cette situation m'énerve car mon frère n'a pas subi la même chose que moi. Il a pu emmener sa copine à la maison sans que personne ne lui dise quoi que ce soit. D'après moi, mon frère et mon père ne veulent pas que j'aie un copain car, étant des garçons, ils savent qu'une grande partie des garçons veulent seulement des relations sexuelles. Ils veulent me protéger de ça. Mais ça m'agace au plus profond de mon être, c'est super injuste. Je n'ai ramené personne, je n'ai pas réellement eu de copain encore et on me met autant la pression...

Pendant les repas de famille, le même sujet se répète quasiment à chaque fois. Ils vont jusqu'à me dire que quand j'amènerai mon copain à la maison, ils sortiront les fusils juste pour lui mettre la pression. Je sais que c'est ironique, mais que, d'une certaine façon, ils ne blaguent pas... Si j'ai un copain, je serai obligée de n'en parler à personne.

Solène, 15 ans
LYCÉENNE

Ma famille me mettait la pression pour que j'aie une copine

À L'ÉPOQUE OÙ ARTHUR NE S'INTÉRESSAIT PAS AUX FILLES, SES PARENTS LE QUESTIONNAIENT SANS CESSER À CE SUJET. MAINTENANT QU'IL A UNE COPINE, LEUR DISCOURS A CHANGÉ.



Dès que j'avais une amie, et que j'allais faire du sport ou que je jouais aux jeux vidéo avec elle, mes parents m'en parlaient en rigolant: «*Ça se passe bien avec elle ?*» Plein de petites réflexions lancées comme des petites piques. Moi ça me soulait, leur attitude m'énervait.

Un jour, j'ai beaucoup parlé par messages à une fille, mais genre sérieusement. Comme pour chaque fille, j'ai eu les réflexions de mes parents. Et puis c'est devenu vraiment sérieux entre nous. On a commencé à sortir ensemble. À se voir d'abord au cinéma, puis dehors, et à le dire à nos potes.

Aujourd'hui, un an est passé. Je suis toujours avec elle, sauf que mes parents ont des craintes. Ils me disent: «*Pas de bêtises !*» Avant, ils me disaient: «*Ça se passe bien avec elle ? Tu vas la voir quand ?*» Maintenant, c'est plutôt: «*Tu veux pas rester avec nous un peu ?*»

Arthur, 16 ans
LYCÉEN



Lorsque j'étais au collège, lors des repas de famille, cette question revenait souvent: «*Alors les amours ?*» Ou: «*Comment ça se passe avec les filles ?*» Comme s'ils étaient plus pressés que moi que j'ai une copine. Dans certaines familles, je sais que si on a pas eu de copine ou de rapports avant un certain âge, on peut être considéré comme gay ou lesbienne. Moi, ça m'intéressait pas. Je voulais juste m'amuser avec mes amis et jouer à la play.

À la maison, ma mère fait tout et personne dit rien

ENTRE LE MÉNAGE ET LE BRICOLAGE, LA MÈRE DE ROMAIN EST DÉBORDÉE. IL AIMERAIT QUE TOUTE LA FAMILLE S'Y METTE, MAIS À LA MAISON, C'EST IMPOSSIBLE D'EN PARLER SÉRIEUSEMENT.



À la maison, c'est ma mère qui fait tout. Pourtant, on vit à quatre, mon père, mon frère, ma mère et moi. J'me suis jamais demandé pourquoi, jusqu'à ce que j'entende ma mère se plaindre de tout faire dans cette maison, il y a deux ans. Je suis donc venu lui demander si elle avait besoin d'aide, elle m'a répondu: «*Non laisse t'inquiète, c'est bon.*» J'ai insisté. J'ai finalement aidé avec la vaisselle.

J'me suis demandé pourquoi elle faisait autant: la vaisselle, le ménage, le linge, le bricolage... Oui, même le bricolage. J'ai jamais compris, sûrement une routine qui s'est installée sans qu'on s'en rende compte. J pense que c'est surtout une question de flemme chez mon père, mon frère et moi. Ma mère le fait pour nous, parce que sinon personne se bougera. Mon père, il est fixé sur son ordi et j pense qu'elle ose pas le déranger. Elle se ment sûrement à elle-même en se faisant de la peine en mode: «*C'est rien, laisse, t'es occupé.*» Mon frère, lui, est enfermé dans sa chambre, il entend rien avec son casque sur les oreilles.

Pourtant, des fois, je l'entends se plaindre qu'on fasse rien: «*Putain encore de la vaisselle*», «*Je fais que ça*», etc. Du coup, je lui redemande et ce sont les mêmes réponses. J'essaye aussi de faire ces tâches sans lui demander ou quand elle n'est pas là. Mon père ne réagit pas souvent, soit il dit rien, soit il dit: «*Demande à tes gosses.*» Merci papa. Mais maintenant, elle ne demande plus d'aide.

Y a jamais de débat par rapport à ça, y a que des petites phrases balancées dans l'air. J'aide ma mère quand j'y pense, parce que c'est la moindre des choses. J pense qu'on aurait moins de mal à faire les choses si on se répartissait les tâches. Malheureusement, j'ai beau en parler avec ma mère et les autres, rien ne change. Rien n'est pris au sérieux. L'habitude s'est ancrée depuis trop longtemps pour changer les choses.

Romain, 18 ans
EN RECHERCHE D'EMPLOI



Ma sœur a moins de droits que moi

JÉAN CONSTATE LES INÉGALITÉS ENTRE SA SŒUR ET LUI. «PARCE QUE C’EST UNE FILLE», SON PÈRE LUI IMPOSE DES INTERDITS.

Ma grande sœur de 20 ans a reçu une éducation très différente de la mienne dû au fait qu’elle soit une fille. Pas sur son comportement, mais plutôt sur ses droits.

Elle a beaucoup moins le droit de sortir, et elle a pu le faire beaucoup plus tard que moi. Mon père le justifie par le fait que les filles sont plus vulnérables que les garçons dans la rue ou dans des soirées. Et donc qu’elle a plus de chance de tomber enceinte, voire de se faire violer...

Elle a aussi beaucoup moins de droits que moi sur ce qu’elle peut porter. D’après lui, il ne faut pas que ça soit trop «vulgaire», donc pas trop court, pas trop moulant. Alors que moi, je n’ai pas ce genre de problème. Le jour du bal, lorsqu’elle était au collège, elle voulait mettre une robe mais mon père le lui a interdit. Elle ne l’a pas écouté et s’est bien fait sermonner.

J’ai plutôt de la chance d’être le garçon dans la famille, parce que sinon j’aurais eu les mêmes problèmes que ma sœur... J’ai beaucoup d’empathie pour elle et je la soutiens. J’essaye de prendre sa défense en contestant les arguments de mon père et en valorisant ceux de ma sœur, mais malheureusement il a toujours le dernier mot.



Jean, 16 ans
LYCÉEN

Mon père ne veut pas que je côtoie de garçons

ÉLÉONORE TRAÎNE DAVANTAGE AVEC DES GARÇONS ET ÇA DÉPLAÎT À SON PÈRE. IL REFUSE QU’ELLE LES VOIT, PAR PEUR QU’ELLE AIT UN PETIT AMI.

Pour mon père, l’amitié fille-garçon n’existe pas. Il y aura forcément un des deux qui sera attiré. Malheureusement, j’ai plus d’amis garçons que filles. Mon père a dit: «*Tu es ma fille, c’est moi qui décide.*» Ou bien: «*Je ne t’imagine pas grandir.*» Je pense que ce qu’il redoute, c’est que je côtoie un garçon et que je grandisse. Sachant que lui-même est un garçon, il connaît aussi leurs intentions ou pensées.

Par exemple, si je veux fêter mon anniversaire, je ne pourrai pas inviter mes potes gars. Je ne fête pas mon anniversaire chez moi car je ne peux pas les inviter. Alors je le fais dehors, au restaurant. Mon père sait que je traîne avec des garçons, mais si je dois en voir un je mens et je dis le prénom d’une de mes potes filles. Cela évite les questions.

Après, même si mon père était d’accord dans le fait que je sorte avec un garçon, je ne lui en parlerais pas. C’est quelque chose que je voudrais garder privé, car mes parents sont au courant de TOUT.

Obligées de mentir ou de se cacher

Concernant mon frère, la question ne se pose même pas vu que c’est un garçon. C’est plutôt une fierté de dire qu’il a une copine. Je ne sais pas pourquoi c’est une question de fierté et j’ai pas envie de savoir. Cette mentalité a le don de m’agacer. Mon frère n’est pas le fils de mon père, mais il le considère presque ainsi.

Ma sœur, qui n’est pas non plus sa fille, a commencé à avoir un copain en troisième et en a informé ma mère. Mon père n’a rien dit car il considère que ce n’est pas sa fille. Depuis, elle en a eu d’autres sans jamais le cacher.



Je suis partie demander à plusieurs filles de la classe, cinq précisément. Elles étaient dans la même situation que moi, et les garçons ne se posaient même pas la question. Il y a vraiment une différence, de l’inégalité entre une fille et un garçon. C’est triste car les filles sont obligées de mentir sur le sujet ou de se cacher, contrairement aux garçons.

Il y a quelques semaines, lors d’un repas de famille, mon oncle a posé la question bien lourde 28 FOIS de: «*IL S’APPELLE COMMENT?*», «*C’EST SÛR T’AS UN COPAIN*», «*MAIS C’EST PAS POSSIBLE QU’IL Y AIT AUCUN GARÇON QUE TU TROUVES BEAU.*» Puis, le débat a commencé sur le fait que c’était mieux que je sorte avec un Blanc blablabla, donc en fait une problématique en soulève trente autres.

Ce dont mon père ne se doute pas c’est que de son opinion, je m’en fous un peu. Y a un moment, je ne vis pas pour mes parents. Sur certains points, ils n’ont pas leur mot à dire. Si, plus tard, mes parents n’acceptent pas mon copain, clairement je n’hésiterai pas à prendre mes distances, limite à couper les ponts.

Éléonore, 15 ans
LYCÉENNE

J’ai grandi à Oujda, une ville au Maroc près de la frontière algérienne. J’ai un grand frère et une petite sœur. On a vécu avec nos parents jusqu’à mes 8 ans, ensuite ils ont divorcé. Mon père a demandé à mon grand-père maternel l’autorisation pour que je vive avec lui. Il l’a convaincu en lui disant qu’avec lui je serais mieux, que je pourrais aller à l’école et m’inscrire au club de foot. Et ça, ce sont des choses que ma mère et mon grand-père ne pouvaient pas m’offrir. À cette époque-là, mon père avait plus de moyens que ma mère qui ne travaillait pas.

Je suis alors parti vivre avec mon père et mon frère. Au début, mon père m’attirait en m’offrant des jouets mais à partir de mes 14 ans, il a changé de comportement. Il me considérait comme un homme, donc j’allais moins à l’école et au club de foot. Je devais plus l’aider au travail. Des fois, on travaillait sur les poteaux électriques dans la rue mais sinon on faisait l’électricité, chez les gens, dans des maisons. Je ne trouvais pas ça normal que je travaille, parce que mes potes ne travaillaient pas avec leur père. Eux étaient à l’école. Mais moi, je n’avais pas le choix. Du coup, j’ai raté le brevet la première fois et j’ai dû redoubler car je n’avais pas eu assez de temps pour étudier et réviser.

À ma sœur, mon père ne lui a pas proposé de travailler avec lui

Mon grand frère travaillait déjà. Il avait arrêté l’école tôt et travaillait dans les fruits et légumes. Il avait un poste fixe. À ma sœur, mon père ne lui a pas proposé de travailler avec lui, même si on a presque le même âge. C’est une fille, et les filles mineures, elles ne travaillent pas, contrairement aux garçons. Ma mère n’était pas contente que je travaille si jeune. Moi j’étais sérieux, j’aurais pu continuer l’école.

Arrivé au lycée, j’ai fait un mois et ensuite je suis parti pour la France. C’est mon père qui m’a dit de partir. Un ami lui avait conseillé de me faire partir car là-bas, il y a plus de travail. Mon père trouvait que j’étais plus sérieux que mon frère qui, lui, fume, gaspille son argent et fait n’importe quoi ! Mon père s’est occupé de tout : passeport, visa, autorisation parentale.

Quand je suis arrivé en France, je venais d’avoir 16 ans et j’étais tout seul. Je me suis arrêté là où le car dépose les gens et les valises, et où il y a des gens qui attendent les passagers. Moi, il n’y avait personne pour me récupérer. Ce jour-là, j’ai passé la nuit à côté de l’agence d’autocar. J’ai pas dormi, je suis juste resté là, j’ai mangé, j’avais un téléphone mais pas de quoi recharger. J’avais 30 euros alors le lendemain, je suis allé dans une téléboutique pour acheter une carte SIM pour parler avec mon père.

Je suis devenu un adulte avant l’heure, mais je ne sais pas si c’est bien ou pas

Au téléphone, j’ai pleuré, je lui ai dit que j’étais perdu, que j’avais passé une nuit dehors. Il ne m’a pas félicité. Son but n’était pas juste que j’arrive ici mais que je trouve un travail et que je ramène de l’argent. Il m’a donné une adresse de La Croix-Rouge où j’ai fini par être pris en charge. Pour l’instant, je suis en formation jardinier-paysagiste. J’ai pas encore assez d’argent pour en envoyer à la famille. Juste assez pour moi. Mais plus tard, je pense que j’enverrai plus d’argent à ma mère qu’à mon père car elle a toujours été là pour moi, à prendre soin de moi, à m’aimer plus que mon père.

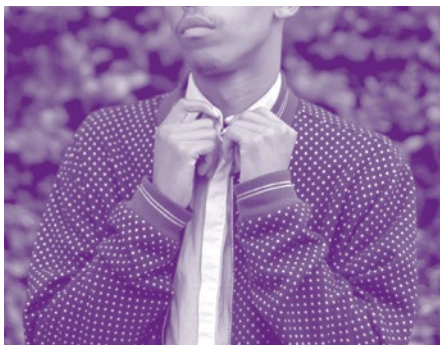
Finalement, le fait que j’ai travaillé plus jeune, ça m’a permis de mieux gérer la situation même si c’était compliqué de me retrouver seul en France alors que j’étais mineur. Mon père a fait que je suis devenu un adulte avant l’heure mais au fond, je ne sais pas si c’est bien ou pas.

Anas, 16 ans

ÉTUDIANT

À 14 ans, mon père m’a envoyé travailler «comme un homme»

POUR LE PÈRE D’ANAS, 14 ANS, C’EST L’ÂGE AUQUEL UN GARÇON DOIT COMMENCER À TRAVAILLER. ANAS, LUI, AURAIT PRÉFÉRÉ CONTINUER L’ÉCOLE ET LES MATCHS DE FOOT...



Pourrais-je suivre les pas de Rosa Parks, Marie Curie, Simone Veil... ?

INSPIRÉE PAR DES FEMMES FORTES, MAYA ÉTAIT UNE JEUNE FILLE PLEINE D’AMBITION. PUIS, UN JOUR, ELLE REÇOIT UNE LETTRE DE SON PÈRE ABSENT...

Jeune fille ambitieuse, rien ne m’arrêta. Mon but était de réussir. Je voulais enfin rendre ma famille fière, me sentir utile, me sentir quelqu’un. Jeune fille ambitieuse, je rêvais de devenir médecin. C’était le but de ma vie. Si important pour moi et pour lequel j’aurais tout donné. Il rythmait mes journées, justifiait mes angoisses et me donnait la force d’avancer.

La place de la femme dans le monde du travail reste un combat et je voulais moi aussi me battre. Je voulais me prouver et prouver au monde que j’en étais capable. Tant de femmes ont marqué l’histoire de notre monde, de Rosa Parks à Marie Curie, de ma mère à Simone Veil, en passant par Malala Yousafzai. Et pourquoi pas moi ? À mon échelle, pourquoi je n’aiderais pas à changer le schéma ?

Je voulais montrer à ces hommes et ces femmes que je pouvais le faire. Je voulais participer à l’abolition de ces clichés, de ces paroles, de ces douloureuses insultes qui rappellent sans cesse aux femmes que leur place est à la maison, près des enfants, à être aimantes et loin des finances.

Ma mère a été seule à m’élever, avec mon frère : j’ai donc eu la chance de voir ma mère sans ces clichés de la femme qui fait uniquement les courses, les machines, qui aime le rose.

La vie m’a donné cette chance de répondre que oui, une femme peut être le chef d’une maison, peut gérer d’une main de maître un travail, un budget, une vie sociale et ses deux enfants. Ma mère a su me montrer que, nous aussi, nous pouvions faire de grandes choses sans la nécessité d’une présence masculine.

Je me répétais que j’avais des envies, des projets, des rêves. Sans l’avis de personne, juste pour moi, j’y arriverai. Je croyais en moi. Mes amis me faisaient confiance, et quand je doutais, ils étaient là pour m’aider. Ma mère m’a toujours encouragée dans mes choix, elle voulait mon bonheur et ne m’a jamais mis de barrière face à qui j’étais et ce que je voulais.

Il a suffi d’une lettre, une seule, reçue au début de cette année scolaire, pour m’enlever cette confiance.

Parce qu’il n’y a rien eu dans ma vie de plus décourageant, de plus douloureux que de recevoir une lettre de mon paternel absent depuis plus de dix ans où il me souhaitait une unique et seule chose pour ma future vie : réussir à faire de bons gâteaux et bien faire le lit de mon frère chéri qui va très vite revenir, fatigué par ce beau métier d’homme fort qui pourrait lui coûter la vie. Il n’y a rien de plus destructeur... Quand l’unique réussite que l’on destine à sa fille, c’est une place dans une belle cuisine.

Un homme qui, il y a bien trop longtemps, m’a tant chérie. Un homme qui a marqué à l’aiguille dans sa peau mon visage de petite fille angélique. Un homme qui revient dans ma vie après tant d’années, détruit par la folie de sa boisson, qui m’enlève tout par ses simples mots qui pourtant me font tant de choses.

Jeune fille ambitieuse, jeune fille malheureuse. Les larmes douces et limpides sur mes joues dansaient et s’évadaient libres et salées. Dans le doute face à ses mots, je me suis sentie si vide, mon cœur était meurtri.

Je n’ai pas envie de lui donner cette force, de lui donner raison. Mais quand je doute, ses mots vibrent encore et je pense malheureusement que pour encore longtemps, ils vibreront. Je m’en veux que ses mots tournent encore dans ma tête. Mais mon ambition ne mourra pas, je ne lâcherai pas mes objectifs.

Maya, 17 ans

LYCÉENNE

Ma mère veut que je m'habille au rayon femme

UN JOUR, ANAÏS A VOULU ACHETER UN PULL AU RAYON HOMME. LA RÉACTION DE SA MÈRE LA QUESTIONNÉE SUR SON RAPPORT AUX VÊTEMENTS ET AU GENRE.



Depuis toute petite, ma mère et moi avons l'habitude de faire du shopping ensemble, cela fait partie des week-ends que je préfère. C'est comme une sorte de rituel, on se retrouve toutes les deux dans les magasins, on essaye un tas de vêtements pendant toute une après-midi en se donnant nos avis.

Durant une de ces journées shopping, nous sommes rentrées dans un magasin, je me suis directement dirigée vers le rayon femme comme j'avais l'habitude de faire. Il n'y avait rien qui me plaisait particulièrement donc j'ai avancé vers le fond du magasin, au rayon homme.

J'y ai trouvé un sweat rouge que j'aimais beaucoup. J'ai demandé à ma mère comment elle le trouvait. Elle m'a répondu qu'il était sympa. J'ai enchaîné en lui disant que je l'avais trouvé au rayon homme et là, en quelques secondes, son jugement sur un simple pull a changé. Elle m'a dit que je pouvais trouver des aussi jolis pulls au rayon femme.

Je pense que pour elle, les vêtements au rayon homme sont exclusivement faits pour être portés par des hommes. Je lui ai demandé pourquoi elle préférerait que j'aille m'habiller au rayon femme: «*C'est plus féminin.*» Je n'ai pas acheté le pull car il n'y avait pas ma taille. Et puis même s'il y avait eu ma taille, je ne pense pas que je l'aurais pris. Inconsciemment, la réaction de ma mère m'avait fait hésiter sur mon achat.



Cet évènement m'a poussée à me questionner. Ma mère n'est sûrement pas la seule à penser comme ça. Notre société actuelle a tendance à genrer beaucoup de choses, dont le textile. La vision de ma mère sur la féminité a toujours été «en accord» avec ça: une fille doit être élégante. Ma vision est totalement différente: notre façon de nous habiller ne définit pas qui nous sommes. Il y a environ un an, j'étais vraiment «à fond» sur les tee-shirts larges, or ce n'est pas très «féminin», car ça ne moule pas notre corps, mais il faut aussi penser au confort!

Les vêtements pour homme sont parfois plus pratiques à porter: il y a plus de poches et les sweats ou tee-shirts sont plus amples... Il y a bien sûr des vêtements aussi confortables que ceux des hommes au rayon femme, mais c'est beaucoup plus rare.

Aujourd'hui, il m'arrive de porter des vêtements du rayon femme et... du rayon homme. C'est encore rare et c'est souvent des vêtements assez «simples» (sweats et tee-shirts principalement) mais je m'y fais petit à petit! Il faut avant tout se faire plaisir quand nous achetons un vêtement et cesser de faire attention à ce que les autres vont penser de nous. Chacun est libre de s'habiller comme il le veut, et le genre ne doit pas intervenir dans le style vestimentaire.

Anaïs, 16 ans
LYCÉENNE

Ma grand-mère est voilée, et j'admire sa force pour affronter le regard des autres

LA GRAND-MÈRE DE YASMINE PORTE LE HIJAB. AU SUPERMARCHÉ, YASMINE A REMARQUÉ QUE LES AUTRES CLIENTS LA DÉVISAGEAIENT. DEPUIS, ELLE L'ADMIRE POUR SON IMPASSIBILITÉ.

Il y a quelques mois, je me promenais avec ma grand-mère qui est voilée. Ce voile était un hijab, il était blanc avec un peu de noir et il recouvrait ses cheveux. Ma grand-mère vit dans une ville appelée Les Ulis. On allait au Carrefour de Rambouillet, à environ 30 km, faire les courses. C'est une ville assez peuplée, riche et touristique, et les personnes qui y vivent ne sont pas habituées à voir des femmes voilées.

Alors arrivées là-bas, ma grand-mère et moi passions dans les rayons du centre commercial et tout le monde ou presque la regardait avec insistance. Je voyais dans leur regard des centaines de questions. J'entendais les gens parler, dire des mots blessants comme: «*Pourquoi elle est voilée? On est en France*» ou «*Il faut qu'elle retourne chez elle!*»

J'ai dit à ma grand-mère de partir, car je ne voulais pas qu'elle entende ces bêtises. Je trouvais ça injuste, surtout pour une femme âgée. J'ai ressenti un malaise pour ma grand-mère et du dégoût envers eux. J'avais honte pour eux, qu'ils réagissent comme tel.

Pourquoi une femme voilée musulmane, c'est mal? Alors que pour les bonnes sœurs, c'est tout à fait normal? Je ne vois pas ce qu'elles font de mal. Dans la religion musulmane, le voile est considéré comme pudique pour ne pas s'exposer, montrer ses formes, se préserver. Le voile, c'est entre Dieu et toi.



Je n'ai jamais parlé de ça avec ma grand-mère ou mon grand-père, mais je sais que ma grand-mère ça ne l'atteint pas. Elle vit toujours de la même manière. Elle m'a raconté que lorsqu'elle était arrivée en France, déjà tout le monde la dévisageait dans les supermarchés. Ma grand-mère est un exemple pour moi, une femme forte et je l'admire. J'admire le fait que le regard des gens ne la dérange pas, et j'aimerais lui ressembler. J'admire aussi toutes les femmes voilées. Car, tous les jours, le regard persistant des gens doit être compliqué.

Yasmine, 15 ans
LYCÉENNE



Mon petit frère aime les Barbies et les robes de princesses

LES «JEUX DE GARÇON», ÇA N'INTÉRESSE PAS LE FRÈRE D'ANAÏS. ÇA LUI A VALU DES MOQUERIES. ALORS ELLE FAIT TOUT POUR QU'IL S'ASSUME FACE AUX AUTRES, TEL QU'IL EST.

J'ai un petit frère de dix ans. Depuis tout petit, il est considéré comme «différent» car il ne respecte pas forcément les règles genrées imposées par la société actuelle. Aimer le foot, jouer aux jeux vidéo, la bagarre... Son amour pour le rose, les Barbies, les princesses ou encore l'art lui fait honte. Je soutiens mon frère à 100 % jusqu'à l'acceptation de ses différences.

J'ai six ans de plus que lui et je suis toujours rentrée dans les cases en portant des jupes, des petits serre-têtes, en jouant aux poupées. Quand nous étions plus petits, nous jouions tous les deux avec mes Barbies ou mes Playmobil fées. Cela n'a jamais été déranger pour les membres de ma famille, car nos parents nous ont donné une éducation basée sur la tolérance et l'acceptation des différences, où une Barbie n'est pas forcément pour une fille et une voiture pour un garçon.

Mais dès que nous avons eu l'âge de regarder les dessins animés ou d'aller à l'école, nous avons très vite été obligés de comprendre les «normes». Dans la cour, il préférerait jouer à la marelle ou à la corde à sauter plutôt qu'au foot. Cela lui a valu des remarques désobligeantes de ses camarades qui le rejetaient.

Quand il a commencé à avoir honte, vers 4 ans, je ne comprenais pas forcément. Il ne m'en parlait pas vraiment avec des mots, mais tout cela se traduisait par des comportements ou des réactions. Quand nous allions au magasin de jouets, il achetait une Barbie. Jusque-là, aucun problème. Mais il avait tellement peur du regard des autres et qu'on puisse se moquer de lui qu'il ne voulait pas la porter jusqu'à la caisse ou la voiture... Donc il me demandait de la tenir pour lui ! Au début je protestais, je voulais qu'il s'assume, puis j'ai compris qu'il n'était pas encore prêt, alors je lui portais sa Barbie.

Encore pire : pour mes 11 ans (lui en avait 4), j'avais invité mes copines. On jouait tranquillement dans ma chambre et d'un coup mon petit frère est apparu en robe de princesse. Mes copines se sont mises à rigoler et à se moquer de lui. Il l'a très mal pris et

moi je l'ai défendu. Je ne comprenais pas le problème... Je leur ai demandé d'arrêter et, le soir, quand nous en avons parlé en famille, nous l'avons rassuré. Les années d'après, j'ai prévenu mes copines pour que cela ne se reproduise plus. Il est primordial qu'il se sente bien, surtout chez lui.

Aujourd'hui, mon frère continue de se construire en cherchant sa personnalité, en explorant de nouveaux horizons comme le théâtre ou la musique. Même si c'est toujours compliqué, et qu'il reste des différences entre lui et ses camarades, comme son style vestimentaire ou ses goûts en matière d'activités, il a réussi à se faire des amis. Mais j'ai quand même l'impression que, devant eux, il joue un rôle.

Devant ses copains, surtout les garçons, il fait semblant d'aimer le sport, les super-héros ou encore les films violents. Avec ses amis garçons il veut paraître fort, et avec ses amies filles je sais qu'il se dispute beaucoup.

Il assume plus ce qu'il aime mais il a quand même encore du mal : il veut faire de la danse mais il n'arrive pas à franchir le pas. À la maison, avec ma mère et mon deuxième petit frère on le soutient. Je l'encourage à vaincre ses peurs et ses hontes. Pour la danse où j'essaie de le convaincre de s'inscrire. Même si je ne lui dis pas clairement, je suis très fière de lui et de sa façon d'être.

Anaïs, 17 ans
LYCÉENNE



Je me sens obligée de justifier mon amitié avec un garçon

LES RUMEURS SUR SA RELATION AVEC ÉTIENNE DÉSESPÈRE ANAËLLE. EUX SEULS SAVENT QU'ILS SONT SINCÈREMENT AMIS, ET RIEN D'AUTRE.

Nous n'avons jamais douté de notre amitié. J'ai toujours eu des amis garçons. Pourtant, je suis contrainte d'écouter les remarques et propos ignorants. Même ceux qui connaissent la sincérité de notre amitié ne se lassent pas d'esquisser un petit sourire lorsque je leur parle de lui, comme si c'était naturel de constamment tout remettre en doute. Selon une grande majorité de personnes, par simple analogie : l'amitié entre deux personnes hétérosexuelles et de sexes opposés, c'est purement voué à l'échec. C'est une simple croyance partagée de tous : les hommes et les femmes doivent se marier, fonder une famille, c'est dans l'ordre des choses depuis des siècles. Les autres options, comme l'amitié, ne sont pas envisageables. Deux hommes et deux femmes peuvent s'aimer. Pourquoi ne pas remettre en doute de la même manière l'amitié entre deux filles ou deux garçons ?

Les persuader que lui et moi étions sincèrement amis

Alors, une seule solution s'offrait à moi : me justifier. Au début, je tentais de les persuader que lui et moi étions sincèrement et réciproquement amis. Par exemple, il m'est arrivé de déclarer à une amie (persuadée qu'il était possible qu'il éprouve des sentiments pour moi) qu'il me parlait des filles qui lui plaisaient, et que ce n'était pas un sujet que l'on aborde avec la personne que l'on aime naturellement.

J'ai honte mais j'ai même songé l'année dernière de justifier ses intentions purement amicales envers moi par le fait qu'il soit gay. Ce qui est faux. Cela aurait été très irrespectueux de mentir à son propos et de trahir sa confiance. Mais ce songe prouve bien qu'il est pénible de constamment entendre les mêmes discours puérils à notre sujet.

Et si laisser parler les gens, les laisser dans leurs convictions, dans leur ignorance, et peut-être même dans leur immaturité, était la seule chose plausible ? Après tout, cela n'a aucune incidence sur notre relation amicale, malgré que le manque d'ouverture d'esprit de certains nous énerve et nous désespère. Après trois ans d'amitié, je ne me justifie plus.

Anaëlle, 17 ans
LYCÉENNE

«Alors avec Étienne, ça avance?» «Tu es certaine qu'il ne t'aime pas en secret?» «L'amitié entre les hommes et les femmes ça n'existe pas, moi aussi j'étais amie avec mon copain avant que l'on se mette ensemble, tu verras.»

Je ne compte même plus le nombre de fois où j'ai subi ces remarques, de la part de mes proches, parfois de mes amis de longue date. Cela fait plusieurs années que j'éprouve une très forte complicité avec Étienne. On s'entend si bien, on rigole tous les jours au lycée, on échange de profondes réflexions, on parle de tout et de rien, on s'engueule aussi parfois. On forme un duo incroyable. On se raconte tout, on éprouve l'un pour l'autre une confiance aveugle. Pour synthétiser, on se connaît par cœur, et pourtant, on ne se lasse jamais l'un de l'autre.



J'ai perdu un pote, parce que l'amitié fille-garçon n'existe pas

PETITE, LOLA ÉTAIT TRÈS AMIE AVEC UN GARÇON. MAIS EN GRANDISSANT, LEURS CAMARADES Y VOYAIENT DE L'AMOUR. ALORS ILS SE SONT ÉLOIGNÉS L'UN DE L'AUTRE...



Une barrière entre lui et moi

À partir de la quatrième, mes amis ont commencé à croire que nous étions en couple. Sûrement parce que, à cet âge, on commence à vouloir des relations amoureuses. Tout ça car on était très proches. On se faisait des câlins, on était tactiles, pas comme un couple mais comme deux amis qui s'adorent et se connaissent bien... Il y avait seulement de l'amitié, mais les gens pensaient autre chose. Pourtant, ça ne nous a pas empêchés d'avoir des relations amoureuses avec d'autres personnes, l'un comme l'autre.

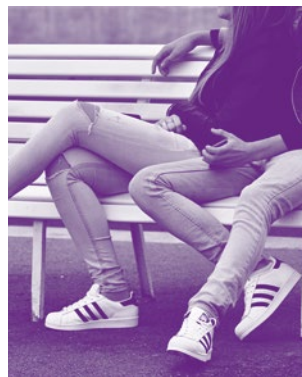
Un jour, on est allés à la fête foraine. Après un défi, nos amis nous on dit: «*Vous faites un beau couple, pourquoi vous vous mettez pas ensemble ?*» On a tous les deux nié. J'étais très en colère et j'ai continué à marcher sans parler. À force d'entendre cette phrase, cela nous a éloignés car on s'est tous les deux posés des questions sur l'image que notre amitié donnait.

Alors, on a commencé à moins se voir, on ne mangeait plus ensemble. À notre entrée au lycée, on ne se parlait presque plus du tout. Même dans le bus, on ne s'asseyait plus à côté... Ensuite, on s'est fait de nouveaux amis; ce qui a créé une nouvelle barrière entre lui et moi, car on était occupés avec d'autres personnes. Je trouve ça dommage.

Aujourd'hui, il est dans mon lycée, on se fait la bise mais ça s'arrête là. J'essaie de recréer un lien, mais j'ai l'impression de foncer dans le mur. Nos parents sont encore en contact. Mais quand ils s'invitent, nous, on n'est pas forcément là car nous sommes un peu occupés avec nos cours.

Je ne trouve pas ça normal que, pour les gens, quand une fille et un garçon traînent ensemble, ils ont forcément des rapports sexuels ou sont en couple. Alors que quand deux filles ou deux mecs traînent ensemble, il n'y a pas de sous-entendus. Je pense que les gens sont restés dans les année 1900 et pensent que tout le monde est hétéro, qu'on ne peut pas être autre chose. Du coup, ils pensent que deux personnes de sexes opposés sont forcément en couple... Parce que, l'amitié fille-garçon, ce n'est pas «naturel» ou «habituel» pour la plupart des gens.

Lola, 15 ans
LYCÉENNE



Difficile de s'intégrer auprès des gars

LONGTEMPS, NAÏA N'A EU QUE DES AMIES FILLES. LES GARÇONS, ELLE N'ARRIVENT PAS À LES CERNER. ELLE AIMERAIT SE LIER D'AMITIÉ AVEC EUX MAIS C'EST PAS FACILE !



J'ai toujours été assez proche de mon frère, le trouvant drôle, pas prise de tête, et adorant jouer avec lui. Je me disais: «*Mon dieu, qu'est-ce que les gars sont cools.*» Mais je n'arrive pas vraiment à m'intégrer auprès des garçons.

Les sujets avec les gars sont vraiment diversifiés, intéressants, drôles, il n'y a aucun tabou chez eux. Je pense que les garçons sont plus directs, plus francs alors qu'à l'inverse les filles sont fausses entre elles, les amitiés avec des filles sont plus superficielles.

En sixième, en milieu d'année, mes copines sont venues me voir et m'ont dit qu'elles ne voulaient plus être amies avec moi. Ces filles-là m'ont complètement cassée car, du jour au lendemain, je me suis retrouvée perdue, seule, et surtout trahie.

Je me suis donc obligée à battre ma peur de me créer des amis gars, mais lorsque tu n'es pas habituée à les fréquenter, l'intégration est plus subtile... Je trouve qu'il est beaucoup plus simple de s'intégrer avec les filles. Il suffit de faire un compliment et puis bim on se dit: «*Oh elle est trop gentille.*» Alors qu'avec un gars, déjà il ne montre pas ses émotions donc tu ne sais pas si il t'aime bien.



J'ai quand même réussi à un peu m'ouvrir (j'ai deux, trois amis gars), mais certains gars ne m'apprécient pas. Je me suis fait à l'idée que les garçons ne voulaient tout simplement pas être amis avec moi.

Bien sûr, je pense qu'avoir des amies filles c'est vraiment important car elles comprennent plus facilement qu'un gars certaines choses. Aujourd'hui, j'ai une meilleure amie à qui je dis tout et j'ai gardé de très bons amis gars.

Naïa, 16 ans
LYCÉENNE

Mon groupe d’ami.e.s, c’est notre bouclier

MANON EST QUEER ET SES AMI.E.S TRANSGENRES. LEUR AMITIÉ LEUR EST PRÉCIEUSE POUR FAIRE FACE AUX REGARDS DES AUTRES : IELS S'APPORTENT DU SOUTIEN ET MILITENT ENSEMBLE.



Le Safe Space est un endroit où l’on peut être soi-même, parler de n’importe quel sujet ou aborder n’importe quel problème sans être jugé.e par quelqu’un d’autre. Avec des ami.e.s, on a créé notre propre Safe Space : notre groupe.

Nous sommes cinq. Loan est transgenre ftm (*Female to Male*), Mélanie est transgenre mtf (*Male to Female*), Sam est transgenre non-binaire (c’est-à-dire qu’iel n’est pas dans une binarité de genre, dans son cas iel est genderfluid : iel se définit différemment selon les jours), Anaël est transgenre non-binaire (il y a beaucoup de non-binarités différentes, iel ne se définit pas grâce à un genre), et il y a moi, je suis une femme queer.

Nous nous sommes rencontré.e.s en militant pour des actions LGBTQ+. Notre Safe Space s’est installé naturellement. Chacun.e, nous nous aidons en parlant, en nous hébergeant si besoin, ou en étant tout simplement bienveillant.e.s les un.e.s envers les autres. Parce que vivre avec une étiquette imposée n’est pas facile.

À notre naissance, on nous assigne un genre et on nous dit : «*Tu seras comme tel et tu aimeras telle chose.*» C’est impossible de jouer un rôle toute notre vie. Alors, comment sommes-nous censés faire lorsque nos proches ne nous acceptent pas tel.le.s que nous sommes ? Continuer de jouer un rôle ? Jusqu’à quand ?

Ma chambre, là où les mots de son père ne peuvent pas l’atteindre
Mon ami transgenre, Loan, a très peu confiance en lui et a du mal à s’accepter tel qu’il est. Il se fait mégenrer par sa famille proche (ses parents, son frère,...). La dernière fois que je suis allée chez lui, lorsque ses parents sont arrivés ils l’appelaient avec insistance par son *dead-name* et le genraient systématiquement mal. Le *dead-name*, c’est le prénom de naissance, souvent changé par les personnes transgenres. Ce Safe Space est donc très important pour lui : il peut être lui-même.

Lorsqu’on est entouré.e.s de ce Safe Space, on craint moins le regard des autres, les agressions dans la rue (car, oui, cela arrive qu’une personne se fasse agresser en raison de sa transidentité). On se sent rassuré.e et plus fort.e. Je me rappelle du dernier Noël passé en famille, mon oncle avançait des propos homophobes devant mon/ma cousin.e (qui prend les choses très à cœur) et je voyais bien que cela l’atteignait, alors je lui ai proposé que l’on s’isole dans ma chambre, là où les mots de son père ne pouvaient pas l’atteindre.

En groupe, on est plus fort.e.s
De mon côté, en tant que femme queer, mes ami.e.s m’aident à me confier ou dans mes actions pour militer pour la cause LGBTQ+. Car, sans elleux, je ne ferais pas toutes ces manifestations ou tous ces gestes pour militer. Par exemple, avec mon/ma cousin.e Sam, nous collons des post-its en forme de cœur avec des messages d’amour sur des stickers prônant la haine dans Paris. Jamais je n’aurais osé en coller des post-its sur ceux de La Manif Pour Tous sans mes ami.e.s, j’aurais eu peur de me faire agresser. En groupe, on est plus fort.e.s.

Un jour, il nous est arrivé de nous faire arrêter parce que nous étions présent.e.s lors d’une manifestation homophobe (La Manif pour Tous) afin d’écouter leurs arguments. Le fait d’être ensemble à ce moment-là nous a aidé.e.s à ne pas nous sentir seul.e.s face à ce qui était une oppression. Lorsqu’on se fait insulter et que nous sommes tou.te.s les cinq, nous le prenons avec beaucoup d’humour.

C’est ça être un.e allié.e, c’est aider ses ami.e.s, sa famille ou n’importe qui à se sentir bien dans sa peau et à s’accepter tel.le qu’iel est. Parfois, on peut aider en faisant des choses concrètes : les accompagner quelque part (même les raccompagner chez elleux), les soutenir durant leur transition, ou même simplement dire : «*Je suis là pour toi, je te comprends et je t’accepte tel.le que tu es.*» Car, parfois, on a juste besoin d’être compris.e.s, soutenu.e.s ou écouté.e.s. Et là est le rôle du Safe Space. Il nous permet de nous échapper du jugement continu, de ne plus nous sentir différent.e.s, d’être entouré.e.s de gens bienveillants, ou possédant juste une ouverture d’esprit qui réchauffe.

Manon, 16 ans
LYCÉENNE

Mon amie et moi, on est toutes les deux des femmes, mais différentes

JADE EST PERÇUE COMME «FÉMININE», SON AMIE COMME «GARÇON MANQUÉ». C’EST EN LA RENCONTRANT QU’ELLE A COMPRIS CE QU’ÉTAIT VRAIMENT LA FÉMINITÉ.

Ils nous imposent une vision précise de la féminité
Et je les ai toujours écoutés sans me poser de questions. Mes modèles sont toutes ces mannequins et ces filles parfaites sur les réseaux sociaux. La youtubeuse Romy est parfaite, Madelaine Petsch de la série Riverdale est parfaite. Je voulais être parfaite, comme elles. Personne ne refuserait la perfection. Mais, tout ça, c’est faux : tu n’es pas moins féminine si tu ne ressembles pas à toutes ces filles. Parce qu’au final toutes les filles se ressemblent à vouloir être ce modèle parfait de femme et de féminité...

J’en ai pris conscience quand j’ai rencontré une amie que l’on nommerait «garçon manqué» si ça ne ressemblait pas à une insulte. Nos deux styles sont très différents : habits classes, décolletés, jupes ou robes pour moi, habits de sport de marques, baskets aux pieds pour elle. Niveau maquillage elle n’en a jamais mis et moi c’est tous les jours.

Certains ne la considèrent pas comme une «vraie» femme ; comme si son style et quelques artifices pouvaient la définir. Ce sont des garçons du lycée qui ne pensent pas aux conséquences de leurs mots. Malgré tout, elle ne se démonte pas, leur répond sans broncher. Face à ces petites insultes, parfois sous-entendus, je reste de marbre, ne sachant comment réagir devant un «*t’es pas une vraie femme*» ou «*garçon manqué*» ! J’ai aussi déjà entendu dire qu’elle ne pourrait jamais être en couple, comme s’il lui manquait quelque chose. Mais elle est autant capable d’aimer que moi et elle l’a déjà montré.

Je pense qu’elle n’est pas moins féminine que moi. Finalement, cette amitié m’a beaucoup apporté. Je porte un regard différent sur la féminité et sur la mienne. Elle n’a pas de limite, chacune est féminine à sa manière. Je reste la même car je me sens bien comme ça. J’ai compris ce qu’est réellement la féminité : c’est se sentir bien comme on est, dans son corps et dans sa tête.

Jade, 16 ans
LYCÉENNE



Je suis une jeune fille qui parle de sexe

AU COLLÈGE, ANNE-MARIE REGRETTE QUE LES FILLES N'OSENT PAS PARLER DE SEXUALITÉ. ALORS ELLE N'HÉSITE PAS À BRISER LE TABOU EN LIBÉRANT LA PAROLE.



J'étais en appel vidéo avec des garçons et des filles. On a parlé de nos envies, de nos préjugés sur le sexe. J'étais en quatrième, c'était mes amis et on était dans le même collège. Les filles se sont vite détournées de la caméra et ont parlé entre elles pendant que je parlais avec les garçons. On a cassé avec humour la «gênance», le «tabou» du sexe. J'étais heureuse de voir qu'en se détendant un peu et en leur disant: «*Mais c'est normal de parler de sexe*», je pouvais en parler sans gêne et sans peur.

C'était intéressant: les garçons avaient des points de vue différents, on s'est mutuellement appris des choses. Les clichés nous disent souvent que les garçons ne pensent qu'à leur propre plaisir, que les filles doivent s'épiler parce qu'ils trouveraient ça repoussant... Mais ils n'étaient pas aussi catégoriques. Chacun avait sa façon de penser, ses fantasmes. Les formes des femmes, pour eux, n'étaient pas forcément si attirantes que ça; comme nous font croire les réseaux sociaux.

Les filles n'osent pas en parler

C'était la première fois que le sexe était abordé, par pur besoin d'être rassurée sur les attentes de l'autre. Les réseaux donnent des attentes, alors que c'est propre à chacun. D'avoir la parole de vraies personnes, ça soulage: parce que sinon on a peur des attentes des autres.

Ils étaient étonnés de me voir échanger avec autant d'aise: «*D'habitude, les filles nous jugent du regard et changent de discussion quand on en parle.*»

Je pense que c'est parce que les filles n'osent pas en parler. Les médias, la société nous ferment et nous empêchent d'en parler. J'ai un exemple avec la série Baby. Une sextape est partagée aux invités lors d'une soirée d'adolescents. La fille s'est retrouvée insultée, tandis que le garçon s'en est sorti en mec «cool» d'avoir filmé la vidéo. C'est toujours pour le garçon «*Ah, tu as réussi, bravo!*», et pour les filles «*Ah, t'as pas honte?*» On se protège alors pour ne pas avoir une mauvaise réputation.

On a parlé dans la bienveillance, aucun garçon ne m'a jugée. J'ai donc continué à parler de sexe dans la vraie vie et j'ai laissé tomber les appels vidéo, c'est quand même plus simple de se voir en vrai. Ça nous arrive pendant les temps de permanence de nous asseoir autour d'une grande table et de discuter entre nous, pour rigoler et s'informer. On va rentrer dans la période du lycée et du sexe pour certains, on aimerait donc savoir comment ça pourrait se passer, pour se rassurer.

Ma liberté d'esprit a, je pense, aidé mes amies à en parler, à se dire: «*Je ne suis pas la seule qui a envie d'en parler*», ou tout simplement: «*Et puis on s'en fout.*» Ça nous permet de nous sentir plus à l'aise.

Anne-Marie, 13 ans

COLLÉGIENNE

Femme migrante, la double peine

EN HUIT MOIS DE TRAVERSÉE POUR PARVENIR EN FRANCE, ZOUMANA A DÉCOUVERT LES RISQUES ENCOURUS ET LES VIOLENCES SUBIES PAR LES FEMMES MIGRANTES.

En janvier 2018, j'ai décidé de quitter mon pays pour l'immigration, «l'aventure» comme on dit entre nous, avec l'objectif d'arriver en France. J'ai décidé de ne pas en parler à mes parents parce qu'ils n'étaient pas d'accord. Chez nous, on était une dizaine et j'étais le petit dernier. J'étais l'un des plus aimés par ma mère.

Elle s'imaginait que je n'avais pas le physique. Généralement, dans les familles, on envoie le plus courageux, le plus travailleur, le plus fort. Moi, je suis plus le garçon rigolo, qui fait des blagues. Je mesure 1m75 et je pèse 60 kilos. À l'époque, je n'avais que 16 ans. J'étais le premier de la famille à prendre cette décision. Je voulais leur montrer que j'étais capable, par mon courage, d'arriver ici.



Je suis parti de nuit avec juste un sac à dos. J'ai pris un gros bus. Je suis passé par le Mali, la Mauritanie, le Maroc, l'Espagne puis la France. Jusqu'au Maroc, je croisais surtout des hommes. Mais à Nador, dans le nord du Maroc, j'ai vu des gens qui souffraient, qui étaient malades, des femmes qui étaient tombées enceintes en cours de route et qui se retrouvaient avec des enfants sans père et non désirés. Et quand elles sont enceintes, le voyage est plus compliqué! Les filles étaient obligées d'avoir des relations sexuelles pour débloquer leur situation, pour avoir à manger ou continuer à avancer... C'étaient des viols car si elles avaient le choix, elles ne l'auraient pas fait.

Des femmes souvent seules

J'étais choqué parce que je ne m'attendais pas à voir beaucoup de femmes dans l'immigration et surtout pas dans la ville de Nador. Là-bas, on était dans la forêt, les conditions de vie étaient difficiles. Les gens dormaient dans des tentes. Il n'y avait pas d'eau. On allait dans la forêt où des toilettes avaient été construites. Les femmes étaient mélangées à tout le monde. Elles devaient avoir 20 ans pour les plus jeunes et 40 ans pour les plus vieilles. Généralement, elles étaient seules. Elles venaient de la Côte d'Ivoire, de la Guinée Conakry, du Mali, du Cameroun et quelques unes du Nigeria. Je les ai trouvées courageuses, elles ont pris beaucoup de risques. On se voyait, on se saluait, on se taquinait. Ça me rendait triste pour elles.

Sous la menace des hommes

Ensuite, dans notre «voyage», en traversant la Méditerranée, il y avait quatre filles avec nous: une de la Côte d'Ivoire et les trois autres de la Guinée Conakry. Moi j'ai eu de la chance, j'ai traversé la mer du premier coup mais l'Ivoirienne avait déjà essayé sans réussir. Elle avait «tardé» plus que moi à Nador, le temps de réunir l'argent. On est arrivés ensemble en Espagne.

Moi, personnellement, je n'accepterai pas que ma sœur tente «l'aventure». Les filles, si elles n'arrivent pas à travailler physiquement, il y a plus de risques pour elles de se livrer aux hommes sexuellement. Je pense qu'il serait mieux que les femmes fassent leur «aventure» légalement par regroupement familial ou en cherchant à obtenir leur visa pour un voyage plus sécurisé.

Mais, au final, on a tous déjoué les pronostics: moi j'ai montré que je pouvais y arriver (au bout de huit mois!), et les filles m'ont étonné en me prouvant qu'elles aussi pouvaient se battre pour y arriver.

Zoumana, 17 ans

ÉTUDIANT

Mon mec contrôlait mon style

COMME IL NE SUPPORTAIT PAS QU’ON VOIT SES FORMES, LE COPAIN D’ÉLISE LUI INTERDISAIT DE PORTER CERTAINES TENUES... UN JOUR, ELLE A DÉCIDÉ DE NE PLUS L’ÉCOUTER.



J’étais avec un mec depuis cinq mois, un gars grave possessif et jaloux. Il ne supportait pas qu’un autre mec me regarde. Et les commentaires qu’il faisait sur mes habits étaient du style dénigrant, pour me rabaisser, me faire me sentir mal et me pousser à changer de tenue. Donc j’essayais de me mettre moins en valeur pour éviter un max de conflits.

«Tu mets pas ça, t’es ma meuf, pas celle de tous les mecs» Mais un jour, j’ai décidé de sortir de cette règle et de mettre une robe pour sortir avec mes copines. Juste parce que j’avais envie quoi. J’aime bien être féminine et bien apprêtée, pas forcément pour quelqu’un, juste pour moi. Et comme à mon habitude, je me suis prise en Snap. Pas dans le but de l’énervé, c’était juste ma tenue et j’ai l’habitude de me snapper. Je l’ai envoyé à mes amis et à lui et il a suffi d’une minute pour qu’il me tombe dessus en me disant: «Où tu sors comme ça?», «Ta robe, elle est trop moulante, c’est super déplacé comme tenue!»

Je n’ai pas compris pourquoi il a réagi comme ça, parce que je lui avais répété à de multiples reprises que je ne comptais pas aller voir ailleurs (je crois c’était ça, sa plus grande crainte). Du coup, je l’ai pas trop calculé, et je suis quand même sortie comme ça.

Plus les jours avançaient, plus je me rendais compte qu’il essayait de m’imposer une nouvelle façon de m’habiller. Il me faisait de plus en plus de remarques:

«Cette robe, elle fait pute, tu sors pas comme ça sinon c’est fini!»
«Tu mets pas ça, t’es ma meuf, pas celle de tous les mecs.»
«Je suis pas ton petit ami pour que tu sortes comme ça!»
«Ton haut, il est super court, tu bouges pas avec ça, je suis pas un gros pd sah.»

Plus les jours passaient, plus il voulait m’empêcher de porter tel haut car il le considérait comme trop court. Il ne voulait pas que je porte de vestes courtes car il ne supportait pas qu’on voie mes fesses, mes formes, et j’en passe. On s’est grave embrouillés à ce sujet, de très très grosses embrouilles juste pour des pauvres bouts de tissus. Mais je me suis toujours dit que personne n’allait me dire ce que je devais porter, et encore moins lui.

Et un jour, j’ai décidé de lui demander si mon haut allait bien avec mon jean, car je n’étais pas sûre de ma tenue. Comme à son habitude, une nouvelle critique. C’était la remarque de trop, donc je me suis grave énervée et j’ai modifié entièrement ma tenue. J’ai alors décidé de porter un haut où on voyait mon ventre (un style de haut qu’il n’aimait pas), une veste en cuir courte (veste qu’il n’aimait pas non plus) et un jean ordinaire. Je voulais lui montrer qu’il n’avait pas à commander ma façon de m’habiller quoi! Je ne suis pas le genre de fille à vouloir m’habiller pour «aguicher» d’autres garçons, juste je n’aime pas qu’on décide de mes tenues, de mes vêtements, sachant que ma propre mère ne me dit rien. Alors pourquoi, lui, il pourrait?

Je pars du principe qu’une fille peut s’habiller comme elle veut avec des vêtements moulants, amples, robes, jeans, joggings, jupes, etc., tant que le respect, la fidélité et la confiance sont là. Je ne vois pas pourquoi, nous les filles, nous devrions nous plier aux règles de notre petit copain. JAMAIS je ne lui interdirlais à lui de porter tel ou tel vêtement.

Les mecs, eux, portent toujours des joggings alors que ça moule quand même les fesses, mais personne ne dit rien. Quand c’est une meuf qui en met, ça devient tout de suite mal vu: c’est une «pute». Alors que ce n’est qu’un simple bas de vêtement!

Pour ma part, si mon mec était beau et bien apprêté, je serais tellement fière de marcher dans la rue près de lui. Nous sommes toutes libres de porter ce que l’on veut tant que ça nous plaît à nous, et personne ne peut porter de jugement sur ça.

J’ai simplement pris la décision de ne pas l’écouter, car ma mère m’a toujours dit que si un mec sortait avec moi, il devait m’accepter comme j’étais, avec mon caractère et mon style.

Élise, 15 ans
LYCÉENNE

Jamais je n’accepterai que ma femme m’entretienne!

MANSOOR A REÇU UNE ÉDUCATION ISLAMIQUE. ET POUR LUI, ÊTRE UN HOMME, C’EST AVANT TOUT ASSURER LA SÉCURITÉ FINANCIÈRE DE SA FAMILLE.



Je suis un jeune Tchadien et je suis né dans la région du Ouaddaï, à Abéché. J’ai été éduqué par mes parents, et c’était une éducation islamique.

Mon père était mécanicien et ma mère ne travaillait pas, elle s’occupait de nous. Mes parents ne s’embrassaient pas devant nous car c’est un manque de respect. Et mon père n’aidait pas ma mère à la maison, car c’est mal vu. Si la mère est malade, ce n’est pas l’homme qui va cuisiner, c’est la sœur ou encore la tante. Au moment du repas, les hommes mangent avec les hommes, les femmes avec les femmes. Donc moi, je mangeais avec mon père et mes frères.

Je n’ai jamais eu de relations amoureuses au Tchad. Les relations amoureuses avant le mariage ne sont pas possibles. Quand on aime une fille, on lui dit, puis on va en informer nos parents. Ce sont nos parents qui doivent prendre attache avec les parents de la fille. Si tout est accepté, ils font des réunions d’avant mariage. C’est seulement quand on est mariés que nous pouvons habiter ensemble et faire notre vie ensemble. Si les choses se font hors mariage, ça créé des problèmes, avec notre famille ou la famille de la fille. C’est très important de respecter l’honneur de ta femme.

Aujourd’hui, j’ai 18 ans et je vis en France. J’ai pas envie d’être en couple pour le moment. C’est très très compliqué d’être en couple sans rien en poche. C’est seulement quand tu auras ton avenir que tu pourras faire ta famille avec de la facilité dans la vie quotidienne.

J’aimerais bien que ma future femme travaille, comme tout le monde. Mais je ne peux pas accepter d’être financé par une femme. J’aimerais travailler avant. Actuellement, je me concentre sur ma formation de plomberie et quand j’aurai fini, je pourrai avoir un travail et de l’argent. Même peut-être ouvrir mon entreprise! Je pourrai payer au restaurant et faire des cadeaux à ma femme. C’est impossible que ce soit elle qui paye. C’est un scandale pour moi!

En tant qu’homme, je dois travailler pour ma famille et je dois prendre mes responsabilités à la maison. Sinon, je ne pourrai pas me considérer comme un homme.

Mansoor, 18 ans
ÉTUDIANT

J'aimerais être un papa modèle

EN GUINÉE CONAKRY, LES MODÈLES MASCULINS D'ABDOULAYE ÉTAIENT SES ONCLES POLYGAMES. LUI, IL AIMERAIT ÊTRE UN PÈRE DIFFÉRENT, POUR CONSACRER DU TEMPS À TOUS SES FUTURS ENFANTS.



J'ai grandi en Guinée Conakry avec ma famille maternelle, notamment mes oncles. C'était dans la préfecture de Téli-mélé. Je suis le seul fils de ma mère et je ne connais pas mon père. Même ma mère, je n'ai pas grandi avec elle. Elle, elle vivait en ville et venait parfois au village pour me voir. Elle voulait que ce soient mes oncles qui m'éduquent et m'apprennent le Coran. J'ai donc grandi avec mes oncles, mes tantes, mes cousines et mes cousins. Ce sont comme des frères et sœurs.

Même si je ne vivais pas avec ma mère, j'étais très proche d'elle car il y a un lien spécial entre une mère et son enfant. Ma mère connaissait tous mes secrets. Avant qu'il y ait le téléphone, j'avais des nouvelles par des gens qui faisaient des allers-retours au village.

Ma mère est gentille et courageuse car elle travaille elle-même, elle n'attend pas que son mari l'aide pour avoir à manger. Elle est attentionnée : elle m'envoyait des sous et des vêtements au village. C'est aussi une bonne conseillère : *«Faut être gentil et patient», «Ne te mets en compétition avec personne», «Ne te mets pas en danger», «La vie, c'est pas facile !»*

J'ai eu des modèles masculins. Au village, mes oncles pratiquaient la polygamie. Ça provoquait de la haine dans la famille. L'homme prend trois ou quatre femmes et il y en a toujours une favorite, souvent la dernière et parfois la première. Entre les fils et les filles, ça crée des inégalités : les enfants de la femme préférée sont plus aimés par le père. Du coup, les enfants des autres femmes n'aiment pas trop le père. En plus, la femme la plus aimée crée aussi des tensions. Elle privilégie ses enfants par rapport aux autres. Bref, la polygamie, ça empêche les enfants d'aimer leurs pères car eux aiment plus leurs femmes.

Moi, je n'ai pas envie de faire la polygamie. Je n'aime pas ça car ça crée des polémiques dans la famille. Je ne dis pas que ce n'est pas bon, mais moi ce n'est pas mon genre. Je préfère avoir une femme. Et s'il n'y a pas l'entente, je préfère qu'on se sépare. J'aimerais qu'on soit un couple qui s'aide mutuellement.

Et j'aimerais être un papa modèle, qui s'occupe de sa famille. Je ramènerai mes enfants à l'école coranique et à l'école française. Je leur donnerai des conseils qui seront bons pour eux. Je leur dirai de ne pas me copier pour les mauvaises choses que j'ai faites. Je leur apprendrai à m'aimer comme ils aiment leur mère. Je serai un papa adorable.

Abdoulaye, 17 ans
ÉTUDIANT



Ça veut dire quoi être un mec cool ?

POUR S'INTÉGRER, GABRIEL FAISAIT SEMBLANT D'AIMER LE FOOT ET SE MOQUAIT DES AUTRES. UN RÔLE DANS LEQUEL IL NE S'EST JAMAIS SENTI À L'AISE.

Ça veut dire quoi être un mec cool ? La plupart du temps, il s'agit d'être comme tout le monde, de partager les mêmes idées, les mêmes passions que la majorité. Dans mon cas, il aurait fallu que j'aime le foot, que je sois prétentieux, que je me crois au-dessus de tout et que je me moque des minorités.

Petit, j'étais plutôt naïf et j'avais besoin de m'intégrer. J'ai donc essayé d'être comme ces mecs «cools» : je me suis forcé à jouer au foot, à regarder des matchs. Quand j'étais en groupe, il m'est également arrivé de me moquer de certaines personnes, des gens différents que la majorité ne considérait pas comme «cools».

Mais au fond de moi, je n'ai jamais aimé le foot et tous ces comportements. Je trouvais que ce n'était pas naturel chez moi et j'ai toujours eu des remords. J'ai donc décidé d'arrêter d'essayer d'être un mec «cool»... et le fait de ne pas réussir à être 100 % comme tout le monde m'a valu certaines moqueries de la part des personnes censées être mes amis.

Je me suis rendu compte qu'être un mec cool, c'est d'abord être quelqu'un de bien dans sa peau, qui reste naturel et qui respecte ses valeurs. Et aujourd'hui, j'essaye juste d'être moi-même.

Gabriel, 16 ans
LYCÉEN



Être une femme aujourd’hui...

POUR SANTHANA, ÊTRE UNE FEMME AUJOURD’HUI C’EST DEVOIR SÉDUIRE, COMPLEXER ET SUBIR. C’EST AVOIR PEUR AU QUOTIDIEN, ET ÇA LA RÉVOLTE.

Être une femme aujourd’hui c’est être belle, charmante, séduisante. C’est plaire aux garçons

Être une femme aujourd’hui c’est avoir des formes mais sans être trop «grosse», ni trop maigre. C’est ne pas avoir un physique atypique, et ressembler à toutes les «arnaques» et les «post bad» d’Insta

Être une femme aujourd’hui c’est être constamment en train de se comparer, de complexer, de toujours faire attention à son apparence. C’est ne pas faire «pute» mais sans être trop coincée non plus. C’est être constamment jugée

Être une femme aujourd’hui c’est subir des remarques sexistes, du harcèlement de rue, des regards insistants, des violences, des attouchements, des mutilations, des insultes

Être une femme aujourd’hui c’est être privée de liberté, subir des inégalités. Une oppression constante. Et c’est dur, très dur

En particulier quand on est une femme typée, quand on est musulmane ou juive, quand on porte le voile, quand on est «originale». En 16 ans d’existence, malgré mes efforts, je n’arrive toujours pas à avoir confiance en moi, à arrêter de me comparer aux autres.

Et je vis dans la peur d’être rabaissée, stigmatisée, violentée, voire violée

Et je vis dans la peur d’être mise à part de par ma couleur de peau et de par mon statut de femme

Et je vis dans la peur de vivre dans un monde tel que le nôtre



Je vis dans une peur qui m’empêche de sortir la nuit (sauf quand je rentre des cours) ou de prendre les transports en commun seule, qui m’oblige à baisser la tête et à accélérer le pas devant un ou plusieurs hommes. Une peur panique au moindre regard insistant, sifflement ou quand un homme marche derrière moi sur une longue distance. Par précaution, il m’est arrivé plusieurs fois d’accélérer le pas quand je sentais une présence derrière moi.

Cette peur vient de ce que j’entends, de ce que je vois sur les réseaux sociaux ou à la télévision : des femmes de tout âge, violées ou battues jusqu’à la mort. Récemment, j’ai lu plusieurs témoignages sur Twitter de femmes qui ont subi des attouchements lors du passage de leur permis, dans un taxi lorsqu’elles rentraient chez elles ou encore dans les transports en commun. Ça a accentué ma peur de passer le permis et de voyager seule.

C’est un monde injuste, dominé par les hommes où la voix des femmes compte moins. Un monde où la femme retourne à son statut de chose. Un monde qui doit absolument changer.

Car je suis révoltée par le comportement des hommes

Car je suis révoltée par la justice, indifférente au sort des femmes

Car je suis révoltée par le fait qu’on ne laisse pas la femme libre de ses choix, libre de porter ou de penser ce qu’elle veut, libre de penser à son bonheur avant tout.

Santhana, 16 ans

LYCÉENNE



Je suis une fille, je me maquille

AU LYCÉE, GABRIELLE S’EST SENTIE OBLIGÉE DE SE MAQUILLER POUR FAIRE COMME LES AUTRES FILLES. DEPUIS, ELLE NE PEUT PLUS S’EN PASSER.

Récemment, j’ai commencé à suivre un influenceur, un garçon qui fait des vidéos dans lesquelles il se maquille. Il a beaucoup de talent je trouve. Un jour, je suis tombée sur l’une de ses vidéos où il répondait à des abonnés. La question c’était : «*Est-ce que tu sors dans la rue maquillé ?*» Avant de regarder la vidéo, je me suis dit : «*Tiens c’est vrai, on ne voit pas souvent de garçons maquillés qui assument leur style dans la rue...*» Et en effet, il a révélé qu’il ne sortait jamais maquillé dans la rue.

Je n’ai pas été surprise de cette réponse, j’ai même trouvé ça normal. Comme si je devais penser ça. Comme si c’était ainsi et pas autrement. Qu’on peut faire ce qu’on veut chez soi mais que dehors, en public, on doit se plier aux codes.

Ne plus être considérée comme une enfant

Je n’ai jamais été vraiment attirée par le maquillage, je trouvais que ça changeait trop mon visage... et c’est un peu le but. Mais en tant que fille, il arrive un âge où l’on doit toutes commencer à se maquiller. J’ai commencé à 15 ans, en seconde. En vrai, c’est plutôt tard comparé à d’autres filles. Je vois parfois des filles de sixième se maquiller comme si elles avaient 20 ans. C’est quand même ahurissant.

J’ai commencé à me maquiller à cause du regard des autres, comme si par un regard on me disait : «*Hey ! Tu pourrais t’y mettre toi aussi !*» Ce n’était pas un reproche ou une obligation, mais plus une pression parce que tu ne fais pas comme tout le monde. En troisième, la plupart des filles de ma classe avaient déjà commencé à se maquiller, et donc j’étais une des dernières à ne pas le faire. Ça me mettait un peu à part. Donc petit à petit, moi aussi je m’y suis mise. Aussi parce que je voulais grandir, ne plus être considérée comme une enfant. Je suis une fille, mais je pouvais devenir une femme.

«Tu pourrais faire un effort ! Regarde ta tête...»

Mes parents ne m’ont jamais encouragée à me maquiller. Il voulait même que cela arrive le plus tard possible ; car même sans s’en rendre compte, on devient limite accro au maquillage et à quoi on ressemble avec tout cet artifice.

Je me suis souvent demandée pourquoi ma mère se maquillait lorsqu’elle sortait pour aller faire des courses, pourquoi elle me disait : «*Non mais regarde ma tête, je peux pas sortir comme ça !*» Et encore pire, pourquoi elle se maquillait pour aller travailler alors qu’elle travaille depuis la maison, donc qu’elle ne voit personne...



Et c’est vrai, depuis, j’ai du mal à sortir sans. Et encore, moi je ne mets qu’un peu de mascara ! C’est parce que je m’y suis habituée. Je ne voulais pas en mettre au début parce que cela me changeait trop, et maintenant j’ai du mal à ne plus en mettre parce que lorsque je n’en ai pas, cela me change trop. C’est assez paradoxal non ? Comme si lorsque je n’en porte pas, il me manque quelque chose.

Le samedi matin j’ai un cours de natation donc je ne mets rien sinon ça coule partout, et c’est vraiment pire que mieux. Donc souvent le week-end je ne me maquille pas. Mais il m’arrive de passer devant un miroir et de me dire : «*Olala, on a vraiment l’impression que tu n’as pas dormi de la nuit*» Ou encore : «*Tu pourrais faire un effort ! Regarde ta tête...*» Je n’imagine même pas les personnes qui font la totale. Mais je me suis habituée au maquillage, comme s’il faisait partie de moi.

Gabrielle, 16 ans

LYCÉENNE

En foyer, les filles aussi se bagarrent !

QUAND IL A ÉTÉ PLACÉ EN FOYER, DIAMBÉRÉ A ASSISTÉ À DES SCÈNES DE VIOLENCE ENTRE FILLES. IL NE S'Y ATTENDAIT PAS...

Au Mali, j'avais l'habitude d'être qu'avec des garçons. Dans mon pays, tant que tu n'es pas marié, tu ne peux pas traîner avec des filles. De toute façon, moi, à l'époque, je faisais du foot, je rentrais me doucher et manger, et après j'étais avec ma mère. Ça ne m'intéressait pas d'être avec les filles.

Pour moi, les filles étaient douces, calmes. Elles devaient respecter les adultes. Les garçons devaient être pareils, mais ils ne pouvaient pas car ils faisaient «trop les mecs» : ils faisaient la bagarre, ils fumaient des drogues, ils se vantaient devant les autres. Mais à Saint-Malo, j'ai assisté à quelque chose d'inattendu.

Je suis arrivé en France il y a deux ans, et j'ai été placé dans différents foyers. D'abord dans un foyer que de garçons à Paris puis dans des foyers avec des filles ailleurs en France : en Normandie, à Angers, à Saint-Malo. C'était la première fois que j'avais des filles dans ma bande de potes.

Au foyer de Saint-Malo, les filles fuguaien et tapaient les éducateurs. Lors de mon dernier jour, on a fait une fête pour mon départ. Après la fête, il y a eu une bagarre entre filles. Une fille était aux WC et une autre lui a dit : «*Dépêche-toi !*» Après, elle est sortie et elle a dit : «*Pourquoi t'as tapé la porte ?*» Ensuite, elle a pris un déodorant et en a mis partout comme une bombe lacrymo et ça a dégénéré. Les filles ont cassé les vitres face à la mer, les sièges, les tables. Les éducateurs ont essayé de les séparer.

J'avais jamais vu un truc violent comme ça !

Moi j'étais choqué. J'avais jamais vu un truc violent comme ça ! Les filles faisaient la bagarre et ont tout défoncé. Au Mali, les filles aussi doivent faire la bagarre, mais j'en ai jamais vues. Même si les filles peuvent chahuter et être violentes, ça ne m'a pas dégoûté. J'aime bien vivre en collectif avec elles.



À Angers, je m'entendais bien avec les filles. On faisait des jeux de société. On dansait, on faisait la cuisine tous ensemble et je mangeais avec les filles. À Saint-Malo, je m'entendais bien avec les filles aussi. Finalement, je me suis habitué facilement à cohabiter avec elles. Ça ne m'a pas fait bizarre.

Aujourd'hui, je suis près de Rambouillet dans un foyer où il n'y a que des garçons. Je ne suis pas content. J'aimerais qu'il y ait des filles parce que leur présence me manque beaucoup. Elles m'apportent plus de tranquillité et de respect. Mais en fait, filles ou garçons, moi je préfère les personnes qui ne font pas de bêtises et les endroits calmes.

Diambéré, 16 ans

ÉTUDIANT

Au sport, ce ne sont pas les mêmes règles si t'es une fille ou un garçon

PENDANT SES COURS DE SPORT ET À LA TÉLÉ, LINA A REMARQUÉ QU'ON NE DEMANDAIT PAS LES MÊMES EFFORTS PHYSIQUES AUX FILLES ET AUX GARÇONS.

Dès le collège, j'ai remarqué que des distinctions entre filles et garçons commençaient à se faire en sport. Au début, je trouvais ça normal, ça ne me choquait pas. Mais au fur et à mesure des cours et des différents exercices que le professeur nous donnait, je me suis aperçue qu'il y avait un problème d'inégalité.



Par exemple, les filles devaient faire cinq pompes et les garçons devaient en faire dix. Il y avait deux barèmes : un pour les filles et un pour les garçons. Pourtant, de mon point de vue, on pourrait tous avoir le même. J'ai remarqué qu'au dernier cours de sport, qui était du relais, les garçons avaient pour objectif de gagner. Ils voulaient être les premiers. Les filles n'étaient pas intéressées par ça.

Les garçons au sport ne passent la balle ni à moi ni aux autres filles car ils se disent que nous sommes nulles et lentes alors que ce n'est pas vrai. Ils auraient pu le voir s'ils nous avaient donné la balle.

Maintenant, je fais plus attention à cette inégalité et j'ai remarqué qu'il n'y avait pas qu'au collège que les femmes et les hommes étaient différenciés. Aux Jeux olympiques, il y a la lutte où les règles sont «légèrement modifiées» pour les femmes. Les médias sont aussi en tort et pratiquent l'inégalité. La coupe du monde de foot est médiatisée pour les hommes, et pas pour les femmes. Elles commencent à se faire une place et on commence à en parler, car elles ont gagné la coupe du monde féminine en 2018. Mais sur les réseaux sociaux, le foot féminin est vu comme «éclaté» par le sexe opposé.

Je ne trouve pas ça normal : les femmes peuvent être égales avec les hommes sur le plan sportif. Comme Marie-José Pérec, qui est une championne olympique de course à pied : la seule athlète française à être triple championne olympique. C'est comme si les filles n'étaient PAS capables de faire la même chose que les garçons. Dès la jeunesse, dans les familles et avec les amis, on nous dit que les femmes sont moins sportives et n'ont pas les mêmes capacités.

Lina, 16 ans

LYCÉENNE

Sur Insta, je suis hors compétition...

DANIELLE NE CORRESPOND PAS AUX CRITÈRES DE BEAUTÉ DES FILLES SUR INSTAGRAM. À FORCE DE SE COMPARER À ELLES, ELLE SE SENT «DÉCLASSÉE».

61, ce n'est pas mon nombre de *dates*, ni mon âge, mais mon poids. 61 kilos pour 1m63, donc disproportionnée d'après ma mère, mais aussi apparemment d'après la communauté d'Instagram.

Après avoir *stalké* plusieurs comptes de personnes (à majorité féminines) à l'ego surdimensionné et toutes plus *fresh* les unes que les autres, je me suis rendu compte que je n'avais pas les critères de beauté qui font la popularité des meufs qualifiées de «douceurs» sur la plateforme.

Fillette, pour atteindre le 1K d'abonnés sur IG, tu auras :
Un ventre aussi plat qu'une planche à pain.
Pas les seins par contre qui doivent être eux fermes et robustes, effet *fake*.
Un fessier aussi bombé et charnu que celui de la star de télé-réalité làààà dont le nom commence par un K.
Et si tu pouvais avoir un joli minois, *ding ding ding* c'est le jackpot ! Tu gagnes la gloire, les 1000 subscribers, et pourquoi pas un Jules si t'as de la chance ?
Moi, je n'ai pas tout ça...

Bon par fierté, je ne dirais pas que je suis dégueu non plus, mais je sais que je n'ai pas la silhouette qui me rendra populaire auprès des hommes, ou des femmes. Pour être tout à fait honnête j'ai environ 300 abonnés, et bien que j'essaie de me persuader que ça ne m'affecte pas, ça le fait parfois...

Persuadée que ces gens sont plus populaires que moi, donc meilleurs que moi

On ne va pas se mentir, beaucoup de filles cherchent à avoir le compte aux photos les plus sexys. Majoritairement, des filles dont j'ignore le nom (influenceuses professionnelles ou à leurs heures...). Mais certaines



que je connais ont ce genre de compte à faire baver plus d'un et rager plus d'une. Elles se mettent en valeur, à tel point qu'on dirait que les photos sont dignes d'un professionnel (cadre parfait, couleurs parfaites, et j'en passe...). Voir toutes ces nanas parfaitement galbées, au regard de braise sur IG, ça me la fout mal.

Je ne cherche même pas à avoir ce genre de compte sur Instagram. Perso, mon compte, c'est des photos de voyages. Je me sens d'ores et déjà déclassée. Je suis en quelque sorte tombée dans le piège des utilisatrices facilement impressionnables sur Insta. Dès que je vois les autres comptes, au nombre d'abonnés plus élevés que moi, aux photos plus sexys que les miennes, je suis comme persuadée que ces gens sont plus populaires que moi, plus beaux, donc meilleurs que moi. CQFD. D'après mes pairs, «*cela n'est point*» maaaais... vous-même vous savez...

Tout ce qu'elles créent, c'est toujours plus de concurrence avec les autres filles : le stalking, le stalking, et encore le stalking. J'aime scruter, lorgner, inspecter les moindres détails des tenues, des coiffures, des postures des autres meufs. Mais en bonne rageuse, jamais je n'avouerai ma jalousie, je me contenterai seulement d'une morsure des lèvres et d'un commentaire à la «*Trop belle bae !*»

Tout ce que vous faites à travers vos photos sexys, les gows, c'est de susciter de la jalousie, de vous comparer sous toutes les coutures, de vous dévisager, de vous juger... Pourquoi ? Pour gratter quelques likes.

Des potos se vantent d'attirer des «avions de chasse»

Un autre truc à savoir : je n'ai pas de copain pour le moment, et Instagram me rappelle bien pourquoi... À ce qu'il paraît IG serait le nouveau Tinder, aka la nouvelle appli qui crée les couples d'un jour ou de toujours. Je m'appuie uniquement sur des dires de jeunes hommes (des potos) se vantant d'attirer le plus d'«avions de chasse» spécialisées dans le nude et des messages coquins en tout genre.

En terminale, un pote m'a fait part de sa conception de l'amour et du fait qu'il existerait deux types de meufs : les meufs d'un soir (aux visages pas ouf, mais aux corps torrides) et les meufs à marier (belles mais pas forcément bonnes, dont le comportement est digne d'une future mère au foyer). Je ne vous dirai pas dans quelle catégorie j'étais selon lui... Ce qui est important à retenir ici, c'est que pour ce type, les filles dites «chaudasses» se trouvent sur les réseaux sociaux, qu'elles mettent les moyens pour draguer et qu'on en trouve pléthore. Il se vantait d'attirer beaucoup de meufs via DM [MP — Message Privé]. Le gars était devenu un véritable prédateur environné de proies, il n'avait plus qu'à choisir. Je ne savais pas que c'était autant utilisé. Bref, cette nouvelle technique de drague sur les réseaux sociaux me dépasse...

Aujourd'hui, Instagram a changé ma vie, dans le bon ou mauvais sens du terme, je n'ai pas encore choisi. Je découvre de nouveaux comptes géniaux sur la plateforme mais, en même temps, j'ai tendance à faire plus attention à mon apparence (je me maquille plus, je tente d'avoir les mêmes poses sur Insta que les autres filles : ventre rentré, seins sortis, fesses bombées) et ça me rend plus stressée. Bref, j'apprends ce qui semble aujourd'hui être LA nouvelle technique pour draguer... quand je rentre chaque soir seule, à continuer de rêver de pouvoir l'utiliser.



Mais ce que j'ai constaté également, c'est que ces filles, si populaires soient-elles sur les réseaux, ne le sont pas forcément dans la vie réelle. Certaines sont même effacées, comme si c'était dans le virtuel qu'elles existaient vraiment. J'ai une copine, rencontrée cette année à la fac, qui est l'archétype même de tout ce que je dis ! Dans la promo, cette fille semble effacée, on ne la voit pas. En revanche, sur Insta, la meuf est GIGA populaire, genre une star à plus de 1000 abonnés qui poste des photos d'elle chaque semaine, en bikini, en cuir, en short. On la voit sous toutes les coutures. C'est triste... mais pour une fille lambda comme moi c'est rassurant !

Danielle, 20 ans
ÉTUDIANTE, VÉLIZY

Un matin, j'ai décidé de me faire belle...

UN JOUR, ESTELLE A DÉCIDÉ DE S'APPRÊTER PLUS QUE D'HABITUDE POUR ALLER EN COURS. UNE EXPÉRIENCE QUI L'A CONFRONTÉE AUX REGARDS DES HOMMES.



Souvent le matin, pour avoir plus de temps de repos, je vais à l'école en étant un peu négligée vestimentairement parlant. Je mets un pull plutôt large pour favoriser le confort (ne pas avoir froid) ou alors des ensembles de survêtement. Récemment, je me suis rendu compte que presque toutes les filles de ma classe prenaient soin d'elles et venaient très bien habillées, maquillées. Alors un matin, j'ai décidé de me faire belle. Je portais un haut blanc décolleté et un jean blanc qui ne cachait pas mes formes, contrairement à d'habitude.

Ma mère m'a vue sortir et m'a dit que j'étais belle habillée comme ça. À la gare, j'ai rejoint ma copine qui m'a complimentée sur mon style du jour. Et en direction du lycée, j'ai vu au loin un homme, qui devait sûrement avoir la quarantaine, me fixer.

Je continuais d'avancer, mais son regard ne bougeait pas. Arrivée à côté de lui, l'homme a baissé les yeux vers ma poitrine et a porté un regard insistant dessus. J'ai marché de plus en plus vite car son regard me dérangeait. En me retournant, j'ai remarqué que l'homme fixait mes fesses sans gêne. Ça m'a mise mal à l'aise.

Arrivée au lycée, j'ai senti beaucoup de regards sur moi. Cela m'arrive souvent, mais en général lorsque ça arrive je mets un pull pour cacher. Là, je n'avais rien donc ça m'a gênée. J'ai parlé de cet incident à ma meilleure amie. Elle m'a comprise quand je le lui ai dit, car nous avons l'habitude de paraître pour des objets... Le plus gênant c'est qu'il aurait pu être mon père ! J'aurais aimé avoir le cran de lui en dire quelques mots, mais je n'en ai pas eu le courage.

Selon moi, une femme devrait être libre de s'habiller comme elle le souhaite sans avoir à subir le regard des autres. Et je continuerai de m'habiller selon mon style jusqu'à la fin de ma vie s'il le faut.

Estelle, 15 ans
LYCÉENNE

«Je suis désolée, mais tu es tellement belle, c'est normal.»

SUITE AU HARCÈLEMENT DE RUE QU'OCÉANE A SUBI, SA MÈRE LUI A RÉTORQUÉ QUE, VUE SA BEAUTÉ, «C'ÉTAIT NORMAL». UNE PHRASE QU'ELLE REFUSE D'ENTENDRE.



Je passe une main dans mes cheveux, mon regard dans celui du miroir, j'observe un temps les grains bleu de mon fard déposés sous ma paupière, je frotte mon doigt dessus pour les enlever et tourne le dos à mon reflet. Je saisis les clés sur la table, je les fais défiler une à une, une fois que j'ai trouvé la bonne, j'ouvre la porte d'entrée.

— Attends chérie, m'interpelle maman.
Je lui lance un regard par-dessus mon épaule, elle s'avance.
— Maman, je dois y aller, Elodie m'attend. Qu'est-ce qu'il y a ?
Son visage est plus grave que d'habitude, la lueur d'inquiétude de toutes les mères dans son regard s'amplifie.
— N'oublie pas, si un homme t'aborde dans la rue, tu ne réponds surtout pas ! Tu accélères le pas et tu rentres dans le premier magasin que tu vois. Tu expliques tout à la personne en caisse, me dit brutalement maman, tu lui dis que tu as besoin d'aide et s'il le faut tu...
— MAMAN JE VAIS JUSTE EN BAS DE LA RUE !
— TU TE TAIS ET TU ME LAISSES PARLER !
— C'est pas parce qu'un pauvre type m'a suivie dans la rue que tu vas me la faire comme à l'armée à chaque fois que je sors !
— Chérie, continue-t-elle d'une voix adoucie, ce qui est arrivé hier...
— ... n'est arrivé qu'une fois...
— ... peut arriver à tout moment.

Je baisse les yeux et contemple le sol, je m'enferme dans mes pensées pour ne plus l'entendre une simple seconde, passer la porte et qu'on oublie tout quand je l'ouvrirai à nouveau. Soudain, une phrase m'arrache de mes songes et me ramène à la réalité :
— Je suis désolée, mais tu es tellement belle, c'est normal. Cette phrase, c'est tout ce qui est vrai dans cette histoire. En vérité, je venais de passer une longue semaine de harcèlement de rue : des mecs de la quarantaine qui me sifflaient,

un autre qui m'a murmuré des insanités glaçantes à l'oreille, deux types qui ont maté mon postérieur en ne cessant de me répéter à quel point il était beau, un homme qui m'a suivie jusqu'à chez moi, qui a insisté encore et encore pour que je l'embrasse...

À cette époque, ma mère était partie en clinique après une forte pulsion suicidaire et je basculais entre mes deux frères, incapable de rester seule chez moi sans fondre en larmes, sans me perdre sous les anti-dépresseurs. Résultat de longs mois de dépression l'une et l'autre, à rester affalées sur le canapé, à étouffer nos pleurs dans un oreiller trempé, à s'enfermer dans la salle de bain pour que l'une ne voit pas l'autre s'effondrer, à être surprise de ne pas encore s'être tuée. Je n'avais pas envie de commencer mon texte par ce sombre contexte, alors j'ai imaginé qu'on était simplement chez moi. J'ai peut-être aussi voulu imaginer qu'elle s'inquiétait pour moi. Ma mère m'a souvent dit d'entrer dans un magasin pour demander de l'aide si quelqu'un me suivait dans la rue, mais pas cette fois. « Je suis désolée, mais tu es tellement belle, c'est normal. » Après ces mots, je me suis tue, je ne savais pas quoi dire. Si ma mère me dit ça, que va me dire un inconnu ? Que va me répondre la société ?

J'ai eu peur du visage que j'ai rencontré ce jour-là. Elle souriait, elle ne semblait pas désolée de l'état de ce monde, des règles qu'il a décidé de m'imposer... parce que quelques humains ont décidé de s'en prendre à moi, d'ancrer une terreur permanente dans mon esprit, de me souvenir de leur visage pour toujours alors que je ne les ai vus qu'une fois.

J'ai créé cette histoire pour, cette fois, répondre à toutes les « règles » auxquelles je dois me soumettre pour ne pas me faire agresser. J'ai imaginé que je répondais à tous les semblables de cette phrase qui, au final, veulent toutes dirent la même chose : « C'est normal. »

Je ne veux pas que tu me dises que mon agresseur sera tout pardonné s'il se justifie de peindre mon visage de bleus et d'hématomes. Je ne veux pas que tu me dises que c'est parce que j'ai défait un bouton de ma chemise que tu me retrouveras au poste de police ce soir. Ni que plus mon haut est long, moins d'excuses mon agresseur pourra avoir devant un juge ou que personne ne voudra me blesser si je porte un vieux jean large. Je ne veux pas que tu me dises que rien ne pourrait m'arriver si j'étais un homme. Ni que tu crois que rien ne peut m'arriver si je suis seule avec une femme dans la rue. Je ne veux pas que tu me dises que c'est pas si grave s'il n'y a pas d'empreintes sur mon corps. Je veux pas que tu me dises que j'avais qu'à me défendre quand mon corps et mes lèvres se sont paralysés. Je ne veux pas que tu me contredises quand je te raconte ce qui s'est passé alors que moi-même je le renie. Ou avoir l'impression que me tuer est la seule porte de sortie que j'ai pour ne pas vivre avec ces images. Je ne peux pas vivre avec le regard que tu poses sur moi aujourd'hui.

Je ne veux pas avoir peur à l'idée de m'habiller, je ne veux pas me faire belle, je ne veux pas que tu sois inquiète quand je rentre seule le soir, je ne veux pas me mettre à courir pour rentrer chez moi, je ne veux pas avoir peur, je ne veux pas pleurer, douter, ressasser, en parler, les voir, les sentir, sortir, je ne veux pas vivre... je ne veux pas que ça m'arrive encore.

Océane, 16 ans
LYCÉENNE



Ça veut dire quoi être une femme ? Laissez-moi choisir !

DÈS LA PUBERTÉ, LES AUTRES ONT DÉFINI POUR CLÉMENCE CE QUE ÇA VOULAIT DIRE D'ÊTRE UNE FEMME. SA MÈRE, SES POTES, LES MECS. MAIS, POUR ELLE, C'EST QUOI ?

Au départ, ce que l'on disait de moi avait de l'importance. Il fallait que je sois « la fille bien ». Vous savez, cette fille qui n'a pas vraiment de désir, discrète, qui ne crie pas de joie lorsqu'elle a ses règles, qui n'a que très peu d'hommes dans sa vie... Mais être une femme, c'est quoi ? Quand et comment le devient-on, et est-ce qu'une fois qu'on l'est, on le reste ?

J'avais 12 ans quand je me suis posée ces questions-là pour la première fois. Il m'arrivait d'avoir quelques maux de ventre, bien que dame Nature m'ait déjà touchée de sa grâce en me donnant des formes, élargissant mes hanches et faisant exploser mes décolletés. Je me sentais bouffie depuis quelques jours. Puis, je me suis réveillée un matin avec la drôle d'impression d'être mouillée. Alors j'ai allumé la lumière et, oh ! Un nouveau cadeau de dame Nature ! J'ai hurlé tellement fort devant la scène de crime qui s'était répandue sur mon lit que ma mère, en montant les escaliers pour me rejoindre, a trébuché en me hurlant, inquiète, d'expliquer la situation.

Être une femme, c'est avoir mal au ventre tous les 28 jours ?

Quand elle a vu le sang, mes tremblements, mon regard terrifié, elle m'a souri et m'a annoncé que j'étais devenue une femme. Vraiment ? Être une femme, c'est avoir mal au ventre tous les 28 jours, être mal lunée pendant cinq jours, et devoir porter des couches parce qu'on n'est pas capable de se retenir de saigner à fond... ? Si c'est juste ça, j'ai pas trop envie...

J'avais plus l'impression qu'il s'agissait d'un poids, surtout quand j'en ai parlé à mes copines. Alors toute heureuse dans la cour du collège, je suis allée vers elles le sourire aux

lèvres malgré les douleurs désagréables qui allaient et venaient dans mon bide. Et là, je leur ai annoncé : « *J'ai mes règles !* »

Mais à la place de regards d'admiration, de mots d'encouragement, de joie de me voir franchir cette étape, j'ai eu des rires moqueurs, des détournements de regards, des airs de dégoût et au mieux, des rires gênés. Donc, être une femme, c'est dégoûter les autres, c'est ça ? J'en ai parlé à ma mère. Elle a rigolé et m'a dit que j'étais encore loin d'en être une. Non mais il faut savoir ! Bon, allez, j'accorde le bénéfice du doute, elle avait sûrement voulu me dire que les règles, c'était le début de mon ascension vers la féminité ultime.

Puis, vint une autre étape. Ah la la, les premiers amours... L'Éducation nationale avait bien compris qu'on était tout feu tout flamme à cet âge puisqu'en troisième, nous avons eu UN cours d'éducation sexuelle ! Wouah ! C'est la fête, sortez le champomy !

Bien entendu, on nous a sé-

parés, les filles entre elles et les garçons entre eux. On nous a parlé de ce que les garçons désirent, nous explorer pour s'explorer eux-mêmes. Selon l'infirmière scolaire, ils étaient en train de se transformer en bêtes assoiffées de sexe ne voulant qu'une chose de nous : notre fleur virginale, les secrets de notre jardin, qu'il soit tondu ou mal coiffé, peu importe la saison, qu'il y pleuve ou que la terre y soit aride ! On nous a aussi parlé de voir le loup le plus tard possible pour fuir les MST et les bébés, ainsi que pour sauvegarder notre réputation. Mais on ne nous a pas parlé de masturbation. Alors que, comme toutes mes copines, on voyait le

Être une femme, c'est ne pas avoir de désir ?

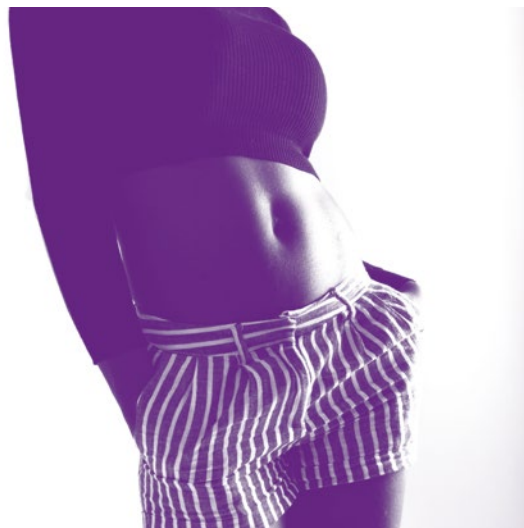
fait de se toucher soi-même comme quelque chose de dégoûtant ; ou au mieux, comme une chose dont on ne devait pas parler.

Et nos désirs à nous ? C'est comme si on nous disait que nous ne devions pas en avoir. Être une femme, c'est ne pas avoir de désir propre ?

Mais je n'en veux pas à ces personnes. Il y a toute une génération qui a vécu avec l'idée que la virginité est un cadeau qui ne va qu'à un seul homme et qu'il faut bien le choisir, que la femme n'avait pas d'envie sexuelle exceptée pour concevoir. Le pire ? Cette façon de voir les choses m'a paru normale...

Être une femme, c'est devoir faire attention à sa réputation ?

Il n'y avait donc aucun sens à ce que je pratique, mais je me sentais tiraillée entre la curiosité et la culpabilité de simplement y penser. Puis, j'ai rencontré un garçon. Chaque fois qu'on se tenait la main ou qu'on échangeait un petit sourire complice, j'avais des papillons dans le ventre ! Et chaque fois que je le voyais, j'apercevais derrière lui, au loin, ce loup qui attendait que je baisse ma garde pour se jeter sur moi, crocs déployés...



Un soir, on était dans ma chambre, ambiance tamisée, Diam's en musique de fond. On buvait un chocolat et... il n'y avait pas que la tasse qui était chaude ! Il me souriait, on se regardait dans les yeux puis : « *AAHUUUUUUUUUU !* » Le loup hurlait de toutes ses forces pour m'obliger à l'entendre ! Je sentais mon cœur battre à tout rompre, mon cerveau déraisonnait complètement. Est-ce que c'était le bon ? Est-ce qu'il fallait que je franchisse le cap maintenant ? ! Qu'est-ce qu'on va penser de moi si ça se sait ? Et si je tombais enceinte ? ! Et si mes parents voyaient sur mon visage que j'ai fait l'amour ? !

Puis, tout s'est tu. Il venait de poser ses lèvres contre les miennes et j'ai tout oublié. Il n'y avait que lui et moi, et ce loup dont les hurlements agressifs se sont transformés en tendres mélodies. Ahhhhh c'était si bon sur le moment... mais après, je me suis sentie honteuse ! J'avais vraiment l'impression d'avoir fait quelque chose de mal et aucune envie de le raconter à qui que ce soit. Mais... tout le collège a été au courant ! Mon petit ami de l'époque a eu besoin d'aller parader devant ses potes, quitte à mettre mon image en jeu ! La chose qui m'a à peu près sauvée ? Nous étions en couple. Bien que l'on me faisait des remarques désobligeantes, cela en restait là car tant que j'étais avec celui qui m'avait touchée, mon honneur resterait sauf...

Nous ne sommes pas restés longtemps ensemble. Certaines insultes se sont amplifiées, certains garçons dans la cour tentaient de me toucher la poitrine, me mettaient des mains aux fesses... Et je n'ai jamais rien dit. Ni à eux, ni à personne parce que j'avais l'impression que j'étais la seule fautive. J'avais couché, j'étais une salope qui osait, la Vilaine, avoir des envies ! Comme si j'étais un homme !

Si c'était ça être une femme, ne faire l'amour qu'avec un garçon dans toute ma vie pour conserver mon honneur ; ou assumer d'avoir du désir sexuel pour un ou des hommes, mais devoir subir insultes et agressions comme si je désirais TOUS les hommes de la planète, non merci !

Aujourd'hui, j'ai 25 ans et entre-temps, j'en ai encore entendu des vertes et des pas mûres sur la féminité. Mes propres amis m'ont reproché de ne pas me respecter parce que je m'habillais court, de fréquenter plusieurs hommes en même temps alors que je n'avais de compte à rendre à personne. Certains m'ont prise pour un objet, d'autres pour une amie ou pour l'amour de leur vie. On m'a traitée de salope, de pute, d'égoïste, de fille facile. On m'a dit aussi que j'étais une fille bien, une fille touchante, aimante, amoureuse, aimée, une dépravée, une sainte, une excentrique, une coincée...

Plein d'expériences et une éternelle question : c'est quoi être une femme ? Je trouvais tout injuste par rapport à mon sexe. Pourtant, j'adore être une fille. Alors merci à certains posts sur les réseaux sociaux, comme sur @payetashnek que je suis depuis mes 21 ans. On peut y parler de ce que l'on vit en tant que femme face aux regards des autres, de nos craintes d'être « trop » ou « pas assez », du harcèlement subi dans l'espace public.

Je me suis vite rendu compte que je n'étais pas seule et j'ai lâché l'idée d'être une « fille classe ». Je suis fatiguée de devoir toujours surveiller comment je suis habillée, d'être discrète en société... Je suis une gueularde en plus ! Je me suis faite cette promesse : je ne me priverai de rien surtout si c'est pour autrui. C'est ce qui fait qu'aujourd'hui, je me sens femme et complètement épanouie. J'aimerais un jour nous entendre toutes dire d'une seule voix cette phrase : « *Je suis une femme, je fais ce que je veux, et tous ceux qui pensent l'inverse, je les emmerde.* »

Clémence, 25 ans
SALARIÉE

MERCI !

Nous remercions très chaleureusement tou.te.s les jeunes de Haute-Vallée de Chevreuse qui nous ont fait confiance pour faire émerger et accompagner leurs récits.

Merci à Sidonie Diaz, coordinatrice du Lieu, qui a organisé ce projet et à Alexis Boullay, artiste associé, avec Leila Chaix, Stéphanie Sacquet, Maxime Mikolajczak, Lola Lefebvre, Samantha Maurin, Guillaume Mika, Muriel Lefebvre, Émilie Houillon, artistes intervenant.e.s confiné.e.s, qui en ont assuré la mise en espace pour une restitution virtuelle avec les jeunes.

Merci aux enseignant.e.s et acteurs éducatifs qui ont permis de mettre en œuvre les ateliers d’écriture, et notamment :

Alix Combes, professeure de sciences économiques et sociales, et Florence Dombrowski, professeure référente culture au lycée Louis Bascan à Rambouillet; Christine Barnel, professeure d’histoire-géographie, Geneviève Dominois, professeure référente culture, et Elsa Rouvière, professeure de lettres au lycée Jean Monnet à La-Queue-Lez-Yvelines; Aude Dacier, éducatrice, Éric Gomet, directeur, et Rozenn Kerviche, psychologue au Centre de formation Le Nôtre à Sonchamp; Julie Manent, chargée d’animation jeunesse, et Claire Zoukaghe, responsable du Pôle information, animation, jeunes et familles de la MJC/Centre social L’Usine à Chapeaux à Rambouillet, et la MSA 78.

Merci, enfin, à la DRAC Île-de-France et tout particulièrement à Édith Girard, conseillère action culturelle et territoriale, à Cécile Hauser-de-Bisschop, conseillère pour le livre, la lecture et les médias, pour toute leur confiance et leur soutien sur cette aventure éditoriale originale; et à Delphine Regalasti, conseillère action culturelle et territoriale, pour l’accompagnement du Lieu dans son déploiement.



LA ZEP

La Zone d’Expression Prioritaire est un dispositif média d’accompagnement des jeunes à l’expression via des ateliers d’écriture et de création de médias. Vous pouvez retrouver nos productions sur notre site: **www.la-zep.fr** ou sur nos médias partenaires: Libération, Le Monde Campus, Ouest France, Konbini News, le Huffington Post, PositivR, Dong! et Phosphore.

DIRECTION: Emmanuel Vaillant

CHARGÉE DES PARTENARIATS: Maëlle Dietrich

COORDINATION ÉDITORIALE: Nathalie Hof

ANIMATION & ENCADREMENT DES ATELIERS EN HAUTE-VALLÉE DE CHEVREUSE:

Inès Edel-Garcia, Nathalie Hof, Laura Joly et Léa Robert

ÉDITION ET RELECTURE DES RÉCITS: Elliot Clarke, Lucie Germany, Nathalie Hof, Laura Joly,

Léa Robert

CONTACT: redaction@la-zep.fr

© **CRÉDITS PHOTOS:** Alessio Lin Nqi (p.4), Guillaume De Germain (p.5), Charles Deluvio (p.6), Drake'sTakes (p.7), Ifrah Akhter (p.8-17), Kristina Flour (p.9), Kaitlyn Baker (p.10), Christian Erfurt (p.10), Dan Gold (p.11), Priscilla Du Preez (p.12), Folco Masi (p.12), Michael Dziedzic (p.13), Kobe Subramaniam (p.14), Jeshoots.com (p.15), Andrew Tanglao (p.16), Freestock (p.16-19-34), Timon Studler (p.17), Victoria Priessnitz (p.18), Djim Loïc (p.20), Thomas Peham (p.20), Kamilia Maciejewska (p.21), Sam Balye (p.21), Sharon Mccutcheon (p.22), Jude Beck (p.23), Annie Spratt (p.25), Nadine Shaabana (p.25), Igor Starkov (p.26), Chris Briggs (p.27), Szilvia Basso (p.28), Conner Baker (p.28), Adam Birkett (p.29), Sam Burriss (p.29), Sandra Gabriel (p.30), Tonik (p.30), Yunona Uritsky (p.31), Arisa Chattasa (p.32), Elena Mozhvilo (p.33), Yarden (p.35), Logan Weaver (p.36), Meghan Schiereck (p.37), Nicholas Bui (p.38), Ricardo Velarde (p.39)

CONCEPTION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE: Studio LWA (Pantin)



MES PARENTS NOUS ONT RÉPÉTÉ À MON FRÈRE, MA SŒUR ET MOI :
«TU SAIS, LES JOUETS, LES COULEURS, LES JEUX DE GARÇON
ET DE FILLE, ÇA N'EXISTE PAS.» ALORS, ON A PU S'EXPRIMER.
J'AI PU AVOIR DES AMIES FILLES SANS ME DIRE QUE J'ÉTAIS AMOUREUX
D'ELLES, ET MA SŒUR AIME SE BAGARRER OU JOUER AU FOOT.

JE PENSE QU'ELLE N'EST PAS MOINS FÉMININE QUE MOI.
FINALEMENT, CETTE AMITIÉ M'A BEAUCOUP APPORTÉ.
JE PORTE UN REGARD DIFFÉRENT SUR LA FÉMINITÉ
ET SUR LA MIENNE. ELLE N'A PAS DE LIMITE,
CHACUNE EST FÉMININE À SA MANIÈRE.

IL A SUFFI D'UNE MINUTE POUR QU'IL ME TOMBE DESSUS.
POURTANT, JE LUI AVAIS RÉPÉTÉ À DE MULTIPLES REPRISES
QUE JE NE COMPTAIS PAS ALLER VOIR AILLEURS.
J'AIME JUSTE BIEN ÊTRE BIEN APPRÊTÉE, PAS FORCÉMENT
POUR QUELQU'UN, JUSTE POUR MOI. DU COUP, JE L'AI PAS
CALCULÉ, ET JE SUIS SORTIE COMME ÇA.



UN PROJET SOUTENU PAR LA DRAC

